



- Titre du livre: DESTINS CROISES
- Nom de l'auteur: Mohamed Moussa Baba Ammi
& Mebarek Boublal
- Première édition: 2017-1438
- Format du livre: 130 × 200
- Nombre de pages: 136
- N° de dépôt légal: 2017-4633
- ISBN: 978-9947-817-11-25

محفوظ
جميع الحقوق

Copyright © 2017 Kitabook



Mohamed Moussa Baba Ammi &
Mebarek Boublal

DESTINS CROISES

Essai



A toi Aïcha-Lyna Boublal,

Et Ala Benmoussa,

Votre Grand-père,

M.Boublal

Introduction

La trame de cet essai est structurée autour de faits réels. Il reprend l'histoire d'une jeune palestinienne, Meymouna, qui fait face à l'oppression israélienne dans un cadre assez nouveau. Il ne s'agit plus, pour quelques experts sionistes, d'employer les méthodes traditionnelles d'emprisonnements, d'isolement ou de tortures physiques, mais de faire appel à des méthodes dérivées des avancées connues en matière de psychologie, et des dernières découvertes sur les sciences de la cognition. Par médias interposés le monde constate que, depuis la fondation autoproclamée de l'Etat d'Israël en 1948, les populations occupantes comme occupées, n'ont connues de répit malgré les exactions, les tortures physiques, et les emprisonnements anarchiques. La situation humanitaire se détériore de plus en plus,

entraînant une instabilité chronique pour les communautés qui y vivent ; musulmans, juifs et chrétiens. C'est ainsi que l'occupant en est venu à se poser des questions sur les méthodes, coercitives, utilisées contre l'occupé, pour le « ramener à la raison », constatant par là leur inefficacité devant le stoïcisme de la jeunesse palestinienne. On ne peut que reconnaître que l'application de ces méthodes, sur les aînés, avait donné des résultats probants ; il reste, cependant, qu'avec la nouvelle génération ces mêmes méthodes étaient de nature à créer beaucoup plus de problèmes que d'en résoudre. Il faut, en effet, compter avec les organisations locales et internationales des droits de l'homme, ainsi que sur l'opinion internationale, qui risquent de mettre à jour la partie immergée de l'iceberg, représentée par les comportements israéliens. Quoique les autorités locales ne fassent pas grand cas des dépassements qui sont enregistrés quotidiennement, il reste qu'une partie de l'opinion israélienne, fatiguée par cette tension permanente, commence à montrer son exaspération, qui par un refus d'enrôlement dans l'armée, qui par des manifestations récurrentes.

Pour ce qui est des méthodes nouvelles utilisées, dans le rapport entre le prisonnier et le geôlier, elles tendent à rendre le prisonnier

plus docile, plus malléable en évitant tout recours à la violence qui risque d'endurcir le reclus entraînant par là sa radicalisation et le résultat, conséquent, serait d'en faire un modèle ; ou plus, un martyr. Non ces méthodes sont révolues et au lieu de sévir, c'est à une arme beaucoup plus cruelle et sournoise que l'on fera appel ; celle de la mansuétude et de la manipulation cognitive. La question reste posée quant au côté éthique de ces méthodes ; mais on pourrait rétorquer que la fin justifie les moyens ; réponse machiavélique, certes, mais on y peut rien du moment que ce leitmotiv est celui des plus forts. L'existence d'Israël et sa sécurité ne sont-elles pas au-dessus de tout ? Même s'il fallait payer le prix le plus fort comme ce fut le cas, ce 4 novembre 1995, lorsque le premier ministre Yitzhak Rabin, prix Nobel de la paix, paya de sa personne, un geste qu'il voulait pour la paix ; deux balles pour une poignée de mains – c'était le prix à payer. Alors comment reculer, ou faire amende honorable lorsqu'il s'agit de choisir et d'appliquer des méthodes « douces » pour la sécurité de cet Etat si fragile ? D'autant plus si les prisonniers ne dépassent pas, au vu de l'administration pénitentiaire, le statut de simple objet d'expérimentation. La sécurité d'Israël reste au dessus de toute considération.

Quid des hommes et femmes qui, nécessairement, vont tisser la trame de cet essai ? Qu'ils soient musulmans, juifs ou juifs orthodoxes chacun aurait joué le rôle qui était le sien, avec ou sans conviction, l'essentiel étant d'avoir engagé sa responsabilité devant l'histoire des hommes et celle de Dieu. Chacun s'est senti, à un moment de sa vie, comme investi par une mission qu'il se devait de remplir. Cette mission pouvant revêtir les aspects les plus nobles ou les plus sordides ; elle peut aussi, paradoxalement, ne relever que du simple jeu pour adultes en mal d'occupation, ou d'une occupation qui se démarque du simple jeu. Il reste que chacun jouera son rôle, ou s'occupera au mieux, en assumant les conséquences de ses décisions qui formeront, en finalité ce qu'il appellera son propre destin, comme étant son destin, ces destins pouvant s'entrecroiser pour se séparer. Comme ce fut le cas de Zaiif, l'inspecteur sioniste, et Meymouna la jeune prisonnière palestinienne.

L'inspection

Dans une insalubre salle de bain, qui depuis des lustres a fini par oublier le gazouillis d'un filet d'eau , Meymouna se tenait debout sur ses petites jambes frêles. Accolée à la fille, se tenait une femme massive, une sorte de matrone, aux traits alourdis par l'âge et les veilles répétées. D'une voix sèche, où ne pointait aucun signe d'émotion la matrone ordonna :

- Allez, déshabille-toi ! C'est l'heure de l'inspection ! Voyons si tu ne caches pas quelque chose ! Allez, vite, enlève-moi tout ça !

Il sembla à Meymouna que l'inspection dura une éternité. La fille était là ; debout, figée, respirant à peine, tant l'émotion l'étreignait. Comme ses yeux hagards ne voyaient plus la salle d'inspection, c'est vers son miroir interne que se reporta son regard, comme si la jeune fille voulait contempler le film de cette bataille

inégal. Son front se releva, alors, avec cette force et cette rage que donne la fierté, et il s'illumina de cette auréole que donne le courage de la résistance à l'injustice. Soudain ; brisant le silence monacal de la salle, et provenant de l'extérieur, une voix d'homme hurla :

— Battez-la, rouez-la de coups ! Ce n'est que juste vengeance !

Meymouna reconnut cette voix ; c'était celle de l'officier de la prison militaire. Immédiatement, et comme répondant à un stimulus, la matrone, à l'aide de son bâton, asséna à la jeune fille une volée de coups ; cette dernière n'émit aucune plainte et se contenta de verser quelques larmes qui perlèrent sur ses joues lisses. Voyant ces perles sur lesquels la lumière se brisait en milles reflets, ainsi que sa résignation, sa tortionnaire visiblement mal à l'aise et décontenancée, s'arrêtât de frapper la frêle Meymouna. Il faut savoir que cette dernière ne s'est jamais déshabillée auparavant devant qui que ce soit ; homme ou femme ; et c'est dès sa puberté qu'elle se couvrit avec un hijab, comme l'exigeait sa religion. Dès son jeune âge, ses frêles épaules supportèrent, seules, le poids de la responsabilité de toute une famille, devenant ainsi une femme mature avant l'âge. A quinze ans à peine révolue, elle qui fréquentait un collège pour filles au

cœur même de la mythique ville de Naplouse, elle se retrouvait aujourd'hui écrasée par le poids de cette catastrophe, dans un enfer où seul les gens patients et emplis de foi peuvent survivre. Pourrait-elle, cependant, résister ?

Tout commença par un matin d'hiver, assez froid, lorsque la petite Meymouna fut prise par l'envie d'aller rendre visite à ses frères aînés Imad et Talal emprisonnés depuis bientôt trois mois par les forces israéliennes. Elle se souvient avoir supplié longuement son septuagénaire père afin de l'accompagner pour la visite. Ce père dont elle avait l'estime, hésita l'espace d'une seconde, comme s'il pressentait un mauvais présage, finit par céder au caprice de sa fille unique.

— D'accord Meymouna, dit-il, prépare-nous donc à manger et n'oublie pas de prendre un peu d'huile d'olive et deux lames de rasoir, que nous pourrions peut-être faire parvenir à tes frères.

Sous l'emprise de la joie, la jeune fille s'empressa d'exécuter la demande paternelle. Elle aida également son jeune frère Salah-Eddine à faire sa toilette et le parfuma comme s'il s'agissait d'un jour de fête ; ainsi pensait-elle, avec malice, cela ne ferait qu'enrager les soldats israéliens, qui ne manqueraient pas de voir en lui un futur combattant. Huit heures

du matin : les cloches de l'école, toute proche, commencèrent à sonner, et c'est cet instant précis que la petite famille, Meymouna le père Ahmed et le petit Salah Eddine, choisit pour se réunir devant la porte de la maison familiale. Meymouna piaffait d'impatiente pour partir, mais elle ne pouvait s'en aller sans saluer sa mère, malade, cloîtrée dans sa chambre depuis le jour où cette maladie, une infection accompagnée de fièvre, lui fit perdre l'usage de la parole. La malade arrivait à se consoler, comme par miracle, car la maladie lui avait épargné ses capacités auditives et visuelles. La petite famille s'agglutina autour de la malade, et tout doucement entreprit de l'informer du voyage imminent. Et comme d'habitude, de son regard trop fatigué par les pleurs, elle les dévisagea l'un après l'autre, avec mansuétude. La gorge serrée, par l'émotion, elle ne trouva, malheureusement, pas les mots qu'il fallait pour leur prodiguer quelques conseils ou leur signifier son accord ; alors, elle tourna la paume de ses mains fatiguées par les labeurs vers le ciel, en une ultime prière dont les mots furent écrits par les larmes qui perlèrent le long des sillons, tracés par le temps, sur ses joues flétries par le temps.

C'était le signal tant attendu pour partir ; doucement, ils sortirent de la chambre et fer-

mèrent derrière eux la porte. Une fois dehors, ils arborèrent ensemble les rues de Naplouse, ces rues au passé ô combien glorieux qui racontent l'histoire d'un peuple fier, n'ayant pas connu la servilité, et que l'on veut avilir par la force.

Lorsque le petit groupe se dirigea vers la sinistre prison, où étaient détenus les deux frères, le petit groupe savait pertinemment que cette expédition ne sera pas sans conséquences pour eux ; mais que pouvaient-ils bien faire, sinon s'en remettre à la puissance divine.

Maintenant, au loin se profilait le complexe militaire avec ses chalets, ses tentes et ses barrières érigées le tout formant une véritable forteresse que protègent des blindés et des soldats aux armes perpétuellement pointées vers les civils ; qu'ils soient hommes ou femmes, jeunes ou vieux tous étaient sous l'épée de Damoclès. Ces gens venaient, les uns pour rendre visite à un proche emprisonné, d'autres tentaient leur chance dans l'espoir, toujours renouvelé, de retrouver un voisin, un ami au sujet desquels on était sans nouvelles. Tous espéraient que derrière les murs sombres de la lugubre prison, l'être cher pouvait enfin, au moins être entrevu.

Lorsque Meymouna et ses parents arrivèrent à leur tour au premier point de contrôle,

le soldat qui en gardait l'accès leurs ordonna de patienter. L'attente, pour le petit groupe durera plus de deux heures sous un froid glacial. Malgré le froid, les gens galvanisés par l'espoir d'une éventuelle et éphémère retrouvaille continuaient d'affluer par petits groupes. La loi de l'arbitraire voulait que certains soient autorisés à passer au second Checkpoint alors que la majorité serait tout simplement refoulée sans explication aucune. C'est sur cette majorité que s'abattra une tristesse renouvelée, et une colère intériorisée. Comme un fleuve longtemps retenu, cette colère se transforma, pour certains, en blasphèmes et autres insultes envers, aussi bien les israéliens que les arabes. Ils ne comprenaient pas pourquoi le sort s'acharnait ainsi contre eux. Quel crime avaient-ils donc commis ? Cette terre qui les avait vus naître, ainsi que leurs aïeules, et qu'on leur soutirait par pans et par hectares, comment pouvaient-ils l'abandonner, et d'abord où aller ? Tant de questionnements qui ne faisaient qu'aiguiser le sentiment d'injustice qu'ils ressentaient envers l'humanité entière. Ils se sentaient abandonnés.

Soudain, un soldat israélien, visiblement irrité par l'impressionnante foule qu'il avait à contrôler, vint tirer le vieux Mohammed de sa méditation en s'écriant :

— Approche l'arabe ! Que fais-tu ici ? Il aurait été préférable pour toi de rester cloîtré dans ta bicoque, au lieu de venir nous importuner.

D'une voix affaiblie par les ans et la misère, Mohamed répondit :

— Depuis maintenant trois mois, deux de mes fils sont incarcérés ici, et à plusieurs reprises je tente de leur rendre visite sans succès. Ce sont mes enfants, une partie de moi-même.

Un ange passa. Pendant quelques secondes, le soldat, qui était revenu à des sentiments plus humains, sembla évasif ; puis tout d'un coup se reprenant, il s'écria comme pour se repentir de ce moment de faiblesse :

— Bon d'accord, je veux bien te croire, quoique c'est au mensonge que vous nous avez habitués ; mais la fille, celle-là à la tête couverte d'un foulard, pourquoi l'avez-vous amenée ? Et ce corps tout recouvert de tissu grossier, tu ne pense pas que c'est de l'extrémisme, hein ?

Ne sachant que faire, désespéré, intériorisant sa colère, le vieux Mohamed ne pu retenir une larme qui dégoulina le long des sillons tracés, par l'âge et les intempéries, sur son visage buriné.

— C'est ma fille Meymouna répondit le

vieillard. Elle espère rendre visite à ses frères emprisonnés.

Le soldat dévisagea la jeune fille d'un air méprisant ; puis soudain ses yeux, porcins, jetèrent un regard perçant où l'on pouvait lire un mélange d'avidité et de dégoût mal contenu.

Meymouna, Meymouna, on verra cela ; marmonna-t-il.

S'adressant à la masse humaine agglutinée, comme un essaim de mouches devant le premier poste de contrôle, la voix du soldat devint plus tranchante :

Allez, maniez-vous, tout le monde au second Checkpoint ! Non, pas de cette manière, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Toi le vieux à droite avec ton fils, ta fille Meymouna à gauche avec les femmes ; ne rouspète pas sinon c'est le renvoie immédiat vers ton gourbi !

La petite famille accueillie avec un bon augure la relative facilitée avec laquelle ils franchirent le deuxième poste de contrôle. Mais dès qu'ils arrivèrent au troisième poste, leur joie s'estompa et ils eurent l'impression que le ciel leur tombait dessus. Pris d'une soudaine, et inexplicable, frénésie un soldat fit signe à deux femmes soldat, israéliennes :

— Cette fille, dit-il en pointant Meymouna du doigt, passez-la à la fouille, un couteau

est tombé de sous sa tunique ; le voici. Qu'on l'emmène donc vers la salle d'inspection et si c'est nécessaire déshabillez la ; de toute façon on verra bien ce qu'elle cache sous cette tente !

Un moment étourdie, Meymouna décontenancée vacilla sous la sentence soldatesque, puis reprenant ses esprits et rassemblant les forces qui lui restaient, hurla à qui veut bien l'entendre :

— Je n'ai pas de couteau ! C'est le tien, tu as fait exprès de le jeter près de moi pour m'accuser !

Elle continuait de vociférer, elle appela son père, mais il ne pu l'entendre, entraîné par la foule qui s'écoulait en long filet, ininterrompu, le long des barrières du troisième poste de contrôle.

Dans la lugubre salle de bain aux murs décrépits transformée en salle d'inspection, les femmes soldats ordonnèrent à Meymouna de se déshabiller. Elle s'exécuta avec beaucoup de pudeur. Elle aurait souhaité, à cet instant, mourir ; en effet c'était la première fois qu'elle se dévêtait hors de chez elle. Elle savait qu'elle se déshonorait ainsi, mais que pouvait-elle faire ; elle se sentait abandonnée par la communauté des hommes. Au fond, se demanda-t-elle, pourquoi tant de haine, tant d'incompréhensions ; l'humanité ne pouvait-

elle pas vivre sans problèmes ? N'avait-elle pas droit à une petite place sur cette vaste planète, la terre, qui est la demeure des êtres humains. Les femmes soldats la brutalisèrent pour la tirer de sa rêverie :

— Déshabille-toi!

Questionnements

Dans sa petite cellule qui ne dépasse pas les quatre mètres carrés, les jours s'écoulèrent assez lentement pour Meymouna. Prisonnière de ce cube de béton froid, les jours comme les nuits se ressemblaient et c'est là qu'elle prit conscience que l'ennui était fait de deux jours de semblance. C'est là aussi qu'elle comprit la signification du mot tristesse. Mais dès qu'elle avait une pensée pour ses parents, sa petite poitrine était étreinte par le chagrin. Peut importe les tortures subies et les insultes, ce qui la rendait malade s'était l'état mental de ses parents. Surtout sa mère. Elle ne cessait de penser à cette pauvre malheureuse cloîtrée dans son mutisme et qui ne pouvait exprimer, naturellement, ses sentiments.

Meymouna se demandait ce que pourrait bien répondre son père si jamais sa mère ve-

nait, par une gesticulation qui lui était propre, le questionner sur l'absence de sa fille ; ce que sûrement elle ne manquerait pas de faire. Lui cacherait-on la vérité ? Elle la savait assez intelligente pour ne pas deviner qu'une catastrophe s'est abattue sur sa fille et sa petite famille. Le temps ne faisait que passer sans lui donner une réponse qui aurait pu calmer ses esprits.

Dès les premiers jours de son emprisonnement, la jeune fille n'arrêta plus de pleurer. Elle le fit si fréquemment qu'elle en prit l'habitude, et malgré des yeux qui s'asséchèrent de plus en plus, elle commença à s'habituer à sa nouvelle condition. En effet, ne dit-on pas que l'habitude est une seconde nature chez l'homme ?

Devant tant de tristesse accumulée, elle finit par trouver refuge dans son fort intérieur ; oui elle devait réfléchir, se questionner sur cette vie, sa condition de prisonnière, son devenir, le sens de la liberté et de la justice. Sa raison, comme son cœur doivent, alors, apprendre à fonctionner en symbiose ; lorsque les sentiments se feront très agressifs, la raison devrait reprendre le dessus pour que le cœur puisse, enfin, s'apaiser.

C'est ainsi qu'une réflexion profonde commença à germer dans sa petite tête d'enfant-

adulte, vu son âge elle ne devait pas en être à ce stade d'adulte ; hélas, ce sont sa condition de colonisée ainsi que les circonstances de la vie, qui ont, logiquement, aboutis à sa situation actuelle. Des questions qui, auparavant, étaient balayées de l'esprit de Meymouna d'un revers, commencèrent à l'assaillir à tout instant. Il est vrai, se disait-elle, que tout humain doit un jour ou l'autre faire face à ce genre de réflexion, quoique la fréquence, aussi bien que le type de questions connaissent une variabilité entre humains. Il en est qui vivent continuellement en quête de réponses à des questions banales, d'autres qui se posent de faux problèmes et essayent de les résoudre, en vain, alors que pour une autre catégorie, celle dont elle fait partie, le questionnement devient le pain quotidien. Malheureusement, en bien ou en mal, cette catégorie ne peut plus se départir de ce quotidien.

La jeune fille a acquis assez d'assurance et de foi, pour dépasser le niveau affectif généré par les tourments générés par les lancinantes questions qui la torturaient chaque instant et chaque jour que Dieu fait. Chaque être humain adopte une attitude propre face aux sollicitations de la vie. Ce n'est pas de sa faute si elle est née palestinienne, ce n'est pas de sa faute aussi si ce tourbillon tumultueux de

questions agresse de jour en jour la pureté de son innocence et de son enfance, pour la transformer en adulte avant terme. Elle se sent comme ces fruits que l'on cueille avant terme ; au lieu d'une saveur sucrée, c'est une acidité incommodante qu'ils offrent à la dégustation. — Dans ce cas la faute incombe-t-elle au fruit ou au cueilleur ?

Elle en a bien été consciente, tous les êtres humains se posent des questions ; le problème n'est pas là, mais sur la permanence et la redondance du questionnement, qui à long terme peut embrouiller la pensée et fait perdre à l'individu le sens des réalités et l'ordre des priorités : en résumé le risque encouru d'une confusion entre l'essentiel et l'accessoire. Mais fort heureusement, pour elle, Meymouna n'en est pas à ce stade. De toutes les pensées qui l'on assaillies, dans les pires moments de solitude, elle a pu les triturer, et les analyser pour n'en garder en fin de compte que quatre fondamentales. Et comme par miracle, à chaque tentative de réduction ou d'incrémentation du nombre de questions qui s'imposaient à elle, ces dernières convergeaient toutes vers les quatre fondamentales ! Soudain, alors qu'elle était entièrement absorbée par ses pensées un bruit familier et tant craint, parvint à ses oreilles ; celui du cliquetis des clefs de sa cel-

lule. Immédiatement après le cliquetis, elle fut surprise par l'irruption brutale de deux gardiennes :

— Debout ! Direction la salle d'interrogation ! Remue-toi donc idiot ! Regardez-moi donc ces airs de sainte nitouche ! Tu ne peux pas bouger plus vite ?

Absorbée par ses pensées, Meymouna, le moment de surprise passé, revint instinctivement vers le sujet qui la préoccupait ; elle ne bougea donc pas, comme si les ordres qui venaient de fuser ne la concernaient pas, elle la prisonnière, mais étaient destinées à un fantôme qu'elle ne voyait pas. La recherche de la vérité l'avait tellement obnubilée qu'il lui semblait que tout ce qui n'était pas son objectif, la vérité, n'était que futilité. C'est peut-être cette faculté que possède l'homme, cette frêle création, qui l'aide à surmonter les moments difficiles de la vie ; c'est, peut-être, aussi cette faculté d'évasion qui lui permet de s'échapper, par la pensée, de sa prison matérielle. Elle avait conscience de sa condition de frêle créature, mais une créature qui pense tel ce roseau pensant dont parle si bien le philosophe Pascal.

Abasourdies par le comportement de la prisonnière, hors d'elles, les deux gardiennes, sous l'emprise de la colère, se ruèrent sur la

frêle silhouette et la rouèrent, dans un premier temps de coups ; puis non satisfaite, l'une d'elles, déversa son ire sur Meymouna à coups de pieds. L'entêtement de la fille, sa fierté et son abnégation à proférer la moindre plainte, ou le plus petit des gémissements, même inaudible, contribua, paradoxalement, à affaiblir la volonté destructive des deux gardiennes. C'est alors que la prisonnière consentit à se lever. Elle arrangeât ses vêtements défaits par la furie sauvage des geôlières, s'aida d'une prière qu'elle déclamât à voix haute et consentit, calme et fière, à répondre aux ordres des deux gardiennes.

Comme d'habitude, elle pénétra dans la salle d'interrogation, sachant pertinemment ce qui l'attendait. Ses geôlières faisaient preuve de beaucoup d'ingéniosité maléfique pour inventer toutes sortes de moyens de torture ; du psychologique au corporel. Mais qu'y pouvait-elle, sinon patienter, encore patienter, endurer et prier ; encore et toujours prier. C'est dans la prière que fond la douleur, elle exerçait sur Meymouna l'effet d'un élixir calmant. Elle se mit à imaginer ce que pouvait endurer un Bilal ibn Rabah, d'abord esclave puis affranchi et compagnon du prophète Mohamed (SDL), couché à même le sol brulant sous l'ardeur du soleil d'Arabie ; le torse dénudé sup-

portant une roche. Sa situation lui parut tout à fait désuète comparativement au martyr de Bilal. Ses oreilles bourdonnantes sous l'effet de la douleur lui faisaient entendre la triste litanie de Bilal se perdant dans l'espace infinie de l'Arabie païenne :

— L'Unique, Unique...C'est par cette litanie monothéiste, reprise, et répétée sous la chaleur accablante de la Mecque, que l'esclave défia ses maîtres païens. Ce fut sa libération à lui, l'esclave, et la défaite des maîtres. Ils ne pouvaient rien contre sa volonté ; en effet qu'auraient-ils obtenus de lui s'ils lui avaient ôtés la vie ?

Suspendue au plafond de la salle, une lampe à la lumière blafarde, éclairait l'horloge accrochée au mur décrépi de la salle des interrogatoires. La mécanique égrainait patiemment les secondes, les minutes, puis les heures ; mais pour Meymouna toute cette succession temporelle était réduite à un laps de temps, comme si la douleur avait sclérosé tout son corps transcendant, ainsi, le matériel vers l'immatériel. Cette attitude, peu commune, finit par décourager les deux gardiennes ; et comble de l'ironie, le chien accompagnant les deux femmes, comme pour venir en aide à ses maîtresses, se mit à aboyer au visage de la fille. Heureusement que la laisse qui le tenait

était assez solide, pensait Meymouna. Toute contente, d'avoir tenu tête aux matrones, la jeune fille rejoignit sa cellule, véritable havre de paix relativement à la salle des interrogatoires. Mais cette joie lui semblait, de prime abord, malsaine. Car en effet, comment pouvait-on ressentir de la joie en étant prisonnière ? Elle se consolât de suite car, pensait-elle, un sentiment ne prend de sens que par rapport à une situation donnée. C'est cette relativité des événements, des pensées qui permet à tout un chacun d'apprécier les choses à leur juste valeur ; c'est-à-dire en fonction des situations qui se présentent.

Le départ des geôlières ainsi que l'atmosphère « réconfortante » de sa cellule firent oublier à la jeune fille les affres de l'interrogatoire. Petit à petit, elle reprit ses habitudes et se consolât en se replongeant dans l'univers si apaisant de la spiritualité et des interrogations. Reprenant tout à fait ses esprits, Meymouna reprit le cours de ses idées, les analysant une à une, les reformulant parfois, elle finit par en faire un tri de manière à ne garder que les idées les plus profondes. Les événements qu'elle a vécus depuis son arrestation l'ont rendue, elle, la petite fille frêle, une personne au caractère bien trempé.

Comme pour donner suite à la succession de

ses pensées, Meymouna fut prise par une folle envie d'écrire ; mais où trouver les moyens d'écrire ? Ce luxe ne lui était pas réservé à elle, la petite arabe. Soudain, son regard se porta vers un petit morceau de charbon qui traînait là, comme s'il avait été placé à cet endroit pour elle ; son problème était résolu ! Le morceau de charbon lui servirait de crayon, n'importe quelle surface plane lui ferait office de cahier, et enfin la lumière du jour, qui transperçait par une lucarne, lui servirait de lampe. Encouragée par cette convergence inattendue de circonstances favorables la fille rassembla toutes ses forces, chassa de son esprit toute préoccupation futile et s'asseyant, comme pour une prière, s'exclama à haute voix :

— Au nom d'Allah ! C'est à lui que je m'en remets.

Elle se servit, alors, de la planche en bois qui lui tenait lieu de lit, comme d'un tableau et commença à y inscrire les quatre idées fondamentales qui lui trottaient dans la tête et ne la quittaient jamais :

- Ma personne
- Mon créateur
- L'Homme
- L'Univers

Lorsqu'elle termina de tracer ces quatre mots, elle fut prise d'un frisson qui agita son

corps si menu ; oui, elle venait de comprendre qu'elle traversait une étape importante dans sa vie ; elle quittait la multitude éparse de la vie pour l'océan de la vérité. Elle comprit que si la plage dorée et sableuse renfermait tant de jolis cailloux et de coquillage vides l'océan, quant à lui, contenait la vie ; plus, il était la source de la vie. Alors, sous l'effet de l'émotion intense de l'apaisement retrouvé et de la vérité découverte, des gouttes de sueurs coulèrent, perles éphémères, sur son front pur. Elle venait de prendre conscience de la relativité des événements qui structurent la vie ; elle venait aussi de comprendre que le quotidien de l'homme n'est que le résultat de ses actes, qu'ils soient positifs ou négatifs. C'est ainsi que le comportement des géolières, l'occupation et tous les déboires qui en découlent ne sont que le fruit de la bêtise humaine.

Dans sa petite cellule, les gardes ne pouvaient pas lui interdire de rêver ; Dieu merci. C'est sa revanche sur leur brutalité, elle gardait une liberté à elle seule et aucune oppression ne pouvait la lui enlever. Elle repensa alors à l'océan si bleu, si profond et à la plage de sables dorés mais ô combien insignifiants devant l'immensité et la profondeur de l'océan. Les enfants construisent bien des châteaux de sable sur la plage, mais leur durée est aussi

éphémère que celle du sable de la plage qui est entraîné par la puissance des vagues et leur incessant mouvement de vas et viens. Elle imagina une métaphore pour synthétiser tous ses sentiments qui venaient de la bouleverser : la recherche de la vérité est semblable à l'océan profond, les tourments de cette vie sont semblables à la plage éphémère. Ainsi en est-il ; la plage est réservée pour les enfants et ceux qui ne savent pas nager, alors que le large est réservé pour les adultes, responsables, qui savent nager et braver l'océan.

Eblouie par tant de lucidité et de lumière qui venaient d'éclairer son cerveau, la petite Meymouna comprit que dès cet instant les idées inconsistantes et le manque de réflexion venaient de la quitter ; elle appartenait, maintenant, au monde des adultes sensés ; les problèmes, les tourments et l'injustice l'ont grandis avant terme, et c'est peut être mieux ainsi dans un monde fait pour les adultes et non pour l'innocence de l'enfant. Galvaudée, l'enfant-adulte constat que sa personnalité s'était accomplie ; et devenait, ainsi, une personne plus libre et indépendante.

Elle fut tirée de ses réflexions, non par le cliquetis habituel et sournois des clefs de sa cellule, mais par le crissement d'une gamelle que l'on poussait sur le sol en béton. Ah ! L'heure

de la restauration, pensait-elle. Elle regarda, non avec ses yeux mais avec son estomac vide les pâtes, habituelles, mal cuites et fades qui faisaient son quotidien. Cette vue, à elle seule, suffit à calmer son estomac et à lui enlever toute envie de manger. Comme elle rechignait à prendre sa maigre pitance, la gardienne hors d'elle cria :

— Tu fais maintenant la fine bouche ! Mange donc, et estime toi heureuse, c'est déjà beaucoup pour toi, Elle continua sur sa lancée en proférant une série d'injure que Meymouna avait prise l'habitude d'entendre ; mais elle n'en avait cure. Se tournant vers la geôlière, la jeune prisonnière l'apostropha :

— Puis-je vous poser une question s'il vous plait ?

La gardienne haussa ses sourcils ombrageux, toute surprise :

— Que veux-tu encore ?

— Vous êtes vous posée, un jour, des questions du genre : qui suis-je ? Qui est mon créateur ? Que pensent les gens de moi ? Dans quelle réalité suis-je ? Quelle est la nature de mon univers ?

La gardienne, n'en croyait pas ses oreilles. Comment cette petite insolente, après toutes les misères qu'elle a subit, osait-elle s'adresser à elle de cette façon ? Rien ne l'a donc im-

pressionné ! S'attendant à des questions plus banales sur la qualité de vie de son quotidien, la geôlière fut prise de court par ces questions, précises, profondes et dérangeantes à plus d'un titre, il faut le reconnaître. Qu'avait donc de particulier cette prisonnière pour oser lui poser, à elle la gardienne, ce genre de questions ? Il fallait la tenir à l'œil ; mais à quoi bon. Toutes ces questions finirent par énerver la gardienne ; pire elle fut prise d'une véritable crise de folie, et au bord de l'asphyxie elle cria de toutes ses forces :

— Elle va me rendre folle cette petite sotte ! Je n'en peux plus, je n'en peux plus ! Trouvez quelqu'un d'autres que moi pour cette corvée...!

En fureur elle quitta la cellule débitant un chapelet d'injures ; mais la petite Meymouna n'en avait cure. Son estomac recommençait à lui rappeler qu'elle n'avait rien mangé, aussi se rapprochât-elle de la gamelle de pâtes refroidies.

Avec une foi raffermie par les derniers événements, Meymouna, de sa petite voix fluette, égrenât une litanie qu'elle voulait comme une prière qui remplit toute la pièce :

— ô mon Dieu aide-moi, aides ta petite et faible créature ! Mon Dieu soit tout près de moi, en tout instant. Tout en s'alimentant, avec dif-

ficulté, elle continua de répéter, comme pour quelqu'un qui était près d'elle mais qu'elle ne voyait pas : moi ? Mon créateur ? L'Homme ? L'univers ?

Dans ces moments de profonde déprime, la pensée de Meymouna s'évadait hors des murs de sa cellule pour planer au-dessus de sa ville natale ; Naplouse. Elle s'étonnait comment le simple fait de rêver pouvait, presque instantanément l'emporter sur les cimes broussailleuses du mont Garizim. Elle pouvait, presque, ressentir la fraîcheur printanière de cette belle eau limpide et pure qui jaillissait de cette source crevant le flanc de la montagne. Elle se souvenait aussi des escalades heureuses, quoique fatigantes, qu'elle y menait dans sa prime enfance. Devait-elle détester les juifs ? Tous les juifs sans distinction ? Sa pensée erra un instant, puis se reprenant, Meymouna se remémora les versets coraniques qui lui interdisait d'être injuste. Non, sa religion lui enseignait de ne pas généraliser et ne pas céder aux sentiments négatifs ; elle se devait de détester un comportement, pas un être humain ; le Coran ne dit-il pas que Dieu a honoré toute ses créatures ? Elle comprit, alors, que ses ressentiments devaient se porter sur les comportements de ses geôliers et non sur leur personne.

Soudain, un éclair traversa le fil de ses

idées ; elle se souvenait que dans sa ville natale des juifs, des Samaritains, ainsi que des chrétiens, cohabitaient en parfaite harmonie avec eux ; les musulmans. Chacun y avait ses lieux saints respectés. Cette pensée la confortait dans ses conclusions, quant aux comportements de ses geôliers. Son problème était donc beaucoup plus avec les sionistes qu'avec les juifs eux-mêmes ; c'est l'amalgame entre religion et politique qui était la cause centrale de ses problèmes ; oui c'était cela ! La politisation de la religion qui était à l'origine des affres que vivent une multitude d'êtres humains ; autrement dit l'immiscions de la chose humaine dans la sphère du divin.

La sécurité d'Israël est menacée

En fin de matinée, Meymouna s'endormit, terrassée par la fatigue des épreuves de l'interrogatoire et de l'extrême activité cérébrale provoquée par les incessantes questions qui la tracassaient. Son sommeil fut de courte durée car, soudain sans crier gare, deux policiers suivis par une policière firent irruption dans sa petite cellule. La femme qui était vraisemblablement la responsable hurla, au paroxysme de la colère :

— Passez la cellule au crible ; aucun recoin ne doit vous échapper ! Allez donc grouillez vous, bon sang !

Réveillée en sursaut par la soldatesque, Meymouna encore sous l'effet du sommeil et de la fatigue, ne savait pas si elle faisait un cauchemar, et Dieu sait combien elle en a fait des cauchemars, ou au contraire s'était bien la

dure réalité de son quotidien qui revenait à la charge. La jeune fille eut alors un reflexe mental ; c'était sûrement les questions posées à la gardienne qui lui valaient l'honneur de cette visite ; elle voulait sûrement se venger d'elle, et de quelle manière ! Le cri de joie poussé par un des soldats la confirma dans ses appréhensions :

— Mon capitaine, mon capitaine, j'ai trouvé les preuves de sa culpabilité, mon capitaine... n'oubliez pas ma récompense !

Sous les yeux médusés de Meymouna se déroula une scène des plus grotesques. Les deux soldats, ainsi que leur capitaine se tenaient en petit cercle ; hilares, ils se congratulaient d'avoir eut raison de la jeune fille ! Oui ils venaient de trouver les preuves indéniables que la palestinienne n'était pas aussi innocente que cela. L'un des soldats s'occupa de prendre, à l'aide de son téléphone portable, quelques photos qui seront versées au dossier demandé par les experts. Ils analyseront et déchiffreront ces preuves dans leurs laboratoires, il y va de la sécurité d'Israël ! Non satisfait d'avoir photographié ses preuves, le soldat ordonna à la petite fille de se mettre à côté de ses inscriptions au charbon :

— Là, met toi tout prêt de tes inscriptions, oui, là ...!

Le soldat regarda l'écran de son appareil et visiblement satisfait il contempla d'un air narquois et non sans un malin plaisir la photo qui s'offrait à lui : Meymouna calme et résignée debout près de quatre inscriptions au charbon sur la planche de son lit ; Ma personne ? Mon créateur ? L'Homme ? L'univers ? Quel message voulait-elle délivrer à travers ces inscriptions mystérieuses ? Il fallait en avoir le cœur net ; heureusement qu'ils avaient agit avec célérité, on ne sait jamais !

Lorsque les « preuves du délit » furent relevées, on finit par apporter de l'eau, un chiffon et on demanda brutalement à Meymouna de laver l'affront quelle venait de commettre ; et de plus, il ne faudrait plus répéter se qu'elle venait de faire ; en effet ne savait-elle donc pas qu'un des plus grands crimes, punissable dans ces territoires, est de penser ? Avait-elle au moins conscience des conséquences que pouvait bien avoir une réflexion profonde ? Sûrement pas sinon elle n'aurait pas osée poser ces questions si compromettantes qui sont un mauvais augure pour la sécurité du pays.

Sans se départir de son calme, Meymouna prit le chiffon, le trempa dans le sceau rempli d'eau de couleur douteuse qu'on lui a ramené et entrepris, à contrecœur, d'essuyer « l'affront ». Dans l'exécution de sa tâche, elle commença

par le bas, effaça les deux derniers mots, puis hésita à essayer le mot créateur, mais c'était sans compter avec la vigilance et l'excès de zèle d'une des geôlières qui finit par la convaincre de terminer sa corvée par quelques coups assénés à sa frêle personne. Meymouna pleura à chaude larme et reprit sa litanie :

— Dieu tout puissant ; je suis ta faible créature, ne m'abandonne pas !

Réunis autour d'une table de forme circulaire, les experts qui avaient pour tâche de décrypter les messages inscrits par Meymouna, demandèrent de faire entrer le capitaine chargé de la mission spéciale « Meymouna ». Après un salut militaire, le chargé du dossier prit place autour de la table, à l'endroit qui lui a été réservé. Le silence était total. Une visionneuse placée sur la table fut allumée par celui qui semblait être le responsable des experts. L'écran blanc immaculé accroché au mur s'éclairât et on vit apparaître la frêle silhouette d'une enfant à côté de laquelle quatre inscriptions au charbon ; c'était Meymouna et ses fameuses inscriptions au charbon. Le capitaine expliqua longuement les détails de la fameuse découverte, jusqu'à la satisfaction totale de l'assistance qui l'en remercia. Aussitôt un débat fut ouvert sur la question, sauf que voyant que les analyses avancées par une par-

tie du groupe n'étaient ni satisfaisantes ni cohérentes, le responsable intervint pour arrêter la cacophonie. Son regard se tourna alors vers un homme assez mûr, au regard vif et profond dénotant que l'homme était instruit. L'expert en chef l'apostropha :

— Zaiif, vous qui êtes un universitaire spécialisé en logique et dans ces théories de la connaissance, que l'on vante assez de nos jours, quelle est donc votre analyse de ce qui vient d'être dit et visionné ?

Un ange passa. Le nommé Zaiif prit une feuille de papier sur laquelle il avait prit quelques notes, lors de l'exposé et commença à donner sa propre analyse.

— L'analyse que je fais de cette situation me permet d'avancer les thèses suivantes : il est évident que cette jeune fille, relativement aux filles de son âge, présente des capacités spirituelles inhabituelles. L'ordre des mots inscrits, ainsi que leur portée et sa ferveur, qui peut atteindre le paroxysme des larmes, dénotent une maturité exceptionnelle chez Meymouna. Visiblement troublé par ce qu'il venait de dire, il s'humecta la gorge par quelques gorgées d'eau et continua de présenter son analyse.

— Je dois dire, honorable assistance, que les mots inscrits par la prisonnière sont analysés dans un cadre scientifique bien déter-

miné ; celui qui concerne la « vision globale », ou « worldview », les modèles cognitifs, et les paradigmes alternatifs révolutionnaires. Le mot révolutionnaire fit tressaillir l'assistance un moment, puis l'expert reprit :

— Nous sommes donc devant une personne qui, malgré son jeune âge, possède toutes les facultés d'un adulte conscient et...responsable ; je veux dire que cette fille sait se qu'elle veut.

Il s'arrêta un court instant, pour reprendre son souffle, jeta un regard circulaire sur l'assistance, comme pour chercher leur approbation, puis poursuivit :

— Je voudrais que vous compreniez bien ce que je vais dire ; si tous les enfants palestiniens pourraient acquérir, un jour, un niveau de conscience équivalent à celui de cette fille, je pense que nous aurons fort à craindre pour l'avenir de notre pays, je veux dire Israël, et que Dieu nous garde, d'un tel jour.

L'expert fut brutalement interrompu par un officier qui visiblement ne partageait pas son avis :

— Monsieur Zaiif, avec tous les égards que j'ai pour votre savoir, ne pensez-vous pas qu'il y a un semblant d'exagération dans vos propos ? Après tout il ne s'agit que d'une enfant. Ces mots que vous analysez sont assez cou-

rants et peuvent provenir de n'importe qui ! Quelqu'un aurait bien pu les lui apprendre!

Cachant mal son irritation, et faisant comme s'il n'avait rien entendu, l'analyste reprit ses propos :

— Autant que nous sommes ici dans cette salle, messieurs les experts, pouvons nous affirmer qu'au moins une petite minorité de nos enfants, englués qu'ils sont dans la vie matérielle, peuvent-ils prétendre atteindre le niveau de réflexion et de maturité de Meymouna ? Devant le silence gêné de l'assistance, Zaiif poursuivit :

— il faut reconnaître que nous récoltons, aujourd'hui, les fruits de ce que nous avons semé. Cette génération de palestiniens, c'est le produit de notre politique de colonisation. Déracinée, elle a erré pendant des décennies sans repères. Vous savez autant que moi, que leurs gouvernants n'étaient que des marionnettes apeurées entre nos mains. Si les actuels dirigeants d'Israël, et nous-mêmes, avons grandi dans un environnement de discipline et de sacrifice, si notre organisation est presque sans faille et notre détermination à toute épreuve, c'est sans doute l'école des difficultés et de la vie qui nous a ainsi formé. Je pose maintenant la question cruciale suivante : en est-il de même pour nos enfants ? Soyons honnêtes

avec nous-mêmes, la réponse est non. Si les enfants palestiniens deviennent de plus en plus aguerris, par nos comportements, nos enfants baignent, pour leur part, dans la farniente et l'opulence.

Captivée par le discours de Zaiif, l'assemblée buvait ses paroles et semblait comme hypnotisée par la logique développée par l'expert. Ce dernier sentant l'emprise qu'il avait sur ses auditeurs, regarda au dessus de ses lunettes et jeta de nouveau un regard circulaire sur les experts. Conforté par l'impact de sa logique, Zaiif continua tout en fixant, cette fois son regard aigu sur l'officier qui l'avait interrompu :

— Il vient en conséquence de ce que je viens de développer, Monsieur, que nous aurons des surprises lorsque nos fils et les semblables de Meymouna se rencontreront, un jour, face à face, lors d'une guerre inévitable de surcroît ; pourriez-vous dire le contraire monsieur ?

L'officier accusa le coup sans broncher. Zaiif connaissait très bien son fils. Ce fils à qui il a tout donné, lui qui a été élevé à la dure, ne lui a rien donné en retour, bien au contraire, il n'a connu que des déboires de sa part. Non content d'avoir échoué dans ses études, il n'avait de cesse de lui demander de l'argent de poche pour ses soirées arrosées et sa dose quotidienne de drogue. Enfin, pensait-il c'est le

sort de nombreux pères, et il n'y pouvait rien.

Zaiif venait de terminer son exposé, et l'heure était à la prise de décision ; que fallait-il faire maintenant que les choses sont devenues plus claires ? Le capitaine fut prié de quitter la salle, après maintes salutations, car il n'était pas de son ressort d'assister à la suite de la réunion, ni de donner son avis sur une question aussi cruciale que l'intérêt suprême d'Israël.

Les débats pour trancher, sur ce qui à présent est devenue « la question Meymouna », furent houleux. Les avis ont divergés entre ceux qui proposaient une élimination physique pure et simple, et ceux qui souhaitaient lui faire oublier, par n'importe quel moyen, ses pensées et la relâcher. Il fallait, dans tous les cas, débarrasser Israël de cette gangrène. Chacun y allait de sa solution et de sa méthode ; lorsque le coordonateur de la réunion en arriva à Zaiif, il lui demanda, comme pour les autres, son avis sur la question.

Zaiif, prit une profonde inspiration puis tout de go lança au coordinateur :

— Je vais vous donner mon avis, mais auparavant m'assurez-vous que je ne serai pas interrompu jusqu'à la fin de mon exposé ? Mon analyse risque de vous offusquer quelque peu.

— Dites, monsieur Zaiif, vos conseils sont

toujours les bienvenus.

Zaiif, comme à son accoutumée, regarda longuement l'assistance par-dessus ses lunettes nacrée, jeta le même regard circulaire puis se décida à parler, ponctuant ses propos par des petits gestes de son index, comme s'il voulait donner à chacune de ses paroles un sens précis et exact, ne souffrant aucune remise en cause.

— A mon avis, et ne m'interrompez pas s'il vous plaît, je considère que nous devons prendre en considération l'initiative louable de Meymouna et nous devons l'aider. Comment me diriez-vous ? Eh bien tout simplement en lui facilitant la rencontre d'autres prisonniers et prisonnières d'âge similaire, et de mettre à sa disposition tous les moyens éducatifs dont elle aurait besoin. Et surtout, à partir de cet instant laissez la en paix.

L'assistance semblait médusé par les paroles de Zaiif ; sans crier gare l'officier qui l'avait interrompu en début de séance, les yeux exorbités, les veines du cou gonflée par la colère, cria :

— Mais vous êtes fou ou quoi ? En voilà une bien drôle de façon pour punir une ennemie d'Israël ! Lui donner des moyens éducatifs pour qu'elle développe d'avantage ses idées destructrices, et de plus la mettre au contact des autres prisonnières ! Dans quelques temps

ce n'est plus une Meymouna que nous auront, mais des dizaines, que dis-je des centaines ! C'est de la pure folie, excusez-moi, mais là vous divaguez monsieur Zaiif !

Imperturbable, Zaiif reprit de plus belle, s'adressant directement à l'officier :

— Non, monsieur l'officier, je ne divague pas et je suis sain d'esprit et sans un brin de folie, comme vous aimez tant le répéter. C'est le contraire qui serait de la folie. Meymouna est très intelligente, pleine de bon sens, et possède beaucoup de suites dans les idées. Alors regardons les choses en face ; si nous commettons une erreur d'appréciation avec cette fille, nous en subirons les conséquences par un retour de manivelle.

Cette fois, non seulement toute l'assistance resta bouche bée, mais le président de séance en personne, et malgré la haute estime qu'il avait pour l'analyste, et le respect qu'il avait pour son professionnalisme, fronça ses sourcils en signe d'étonnement et finit par demander à Zaiif :

— Mais où voulez-vous en venir monsieur Zaiif, je ne vous suis pas !

L'expert rétorqua :

— Je m'explique. La méthodologie que je me propose d'appliquer, consiste à considérer la fille comme un échantillon d'étude. Ne per-

dez pas de vue que j'ai posé une hypothèse ; celle qui consiste à supposer que les inscriptions de Meymouna ne sont pas fortuites, mais dictées par une pensée profonde. Ma stratégie consiste, dans un premier temps, à vérifier cette hypothèse, et dans un second temps, par extension, à mettre à jour la mentalité de la jeunesse palestinienne. Ce champ expérimental nous permettra alors, non seulement, de découvrir la réalité de cette jeunesse, mais aussi d'en déduire une stratégie sécuritaire pour notre pays, dans le cas où mon hypothèse se confirmera. Les plans stratégiques de nos futures guerres en bénéficieront à coup sur.

Zaiif s'arrêta un moment, contempla de nouveau d'un regard circulaire l'assemblée, comme il avait l'habitude de le faire, puis satisfait de l'effet produit par son développement, reprit le court de ses idées :

— Les dernières études universitaires, messieurs, montrent que la politique n'est plus ce qu'elle était, c'est-à-dire l'affaire de tribuns aux discours lyriques, mais un domaine où convergent l'analyse, la planification et la méthodologie. Elle fait donc appel aussi bien aux sciences de la cognition, qu'aux statistiques et autres savoirs contemporains. Alors, s'il vous plait, ne perdons pas la bataille avant la guerre sur le terrain. Il me semble que ces

stratégies prospectives sont un moyen incontournable pour la survie d'Israël.

Lorsque l'expert se tut, le silence fut général. On aurait pu entendre une mouche voler. Indéniablement Zaiif avait atteint son objectif ; marquer les esprits. Tête baissée appuyée sur ses poings refermés, le coordinateur fixa longuement la feuille de papier posée devant lui, puis coupa le silence :

— Nous vous avons écouté Mr. Zaiif, pour ma part j'ai bien compris votre stratégie, je pense aussi que votre démarche intelligente serait d'un apport certain pour la stratégie sécuritaire du pays ; maintenant nous devons prendre l'avis de la commission. Que ceux qui sont d'accord avec la proposition de l'expert lèvent la main.

Toutes les mains de l'assistance se levèrent à l'unanimité ; excepté celle de l'officier qui avait fait savoir sa désapprobation à Zaiif ; à ce stade le désaccord prenait l'allure d'une affaire personnelle entre eux deux.

Le coordinateur leva la séance et remercia l'assistance pour sa participation active au dénouement de « l'affaire Meymouna ». Lorsqu'ils se levèrent pour quitter la salle de réunion, Zaiif se raviva et s'adressa au responsable sans oublier son habituel regard circulaire à l'assistance :

— Monsieur, je souhaiterais continuer à superviser l'opération. Etant le concepteur de la phase discursive, du plan, je souhaiterais poursuivre la phase pratique, c'est-à-dire les enquêtes et les analyses des données. Aussi, si vous le permettez, je propose de garder la fille pendant un an en prison, d'un côté pour ne pas éveiller ses soupçons, et d'un autre cela nous permettrait de mieux la connaître et d'avoir le temps nécessaire pour affiner notre plan. Passé ce délai elle sera relâchée et replongée dans son milieu familial ; elle retrouvera ses amies, son quartier et son école. Bien sûr, tous ses actes seront sous surveillance. Véritablement cette fille est une mine à exploiter, que dis-je un champ d'expérimentation fertile.

L'assemblée s'esclaffât d'un rire sonore, et en chœur :

— Et qui peut se targuer de rejeter cette demande Mr Zaiif ? Votre argumentation bien fondée, votre méthodologie et votre art de la persuasion n'ont-ils pas fait de vous le préféré de notre coordinateur ? S'exclamèrent-ils. Zaiif esquissa un sourire mi-figue, mi-raisin, en guise de réponse.

Ils entérinèrent la demande de l'expert, notèrent quelques mots sur les dossiers et les rapports à envoyer pour exécution, avec la mention « urgent » et se levèrent pour quitter

la salle. Ils étaient pressés de respirer un peu d'air frais après tant d'efforts intellectuels.

La question du Moi

Du temps s'était écoulé depuis l'incarcération de Meymouna. Combien ? Elle n'en était pas vraiment certaine ; aussi avait-elle estimé, approximativement, la période écoulée pour connaître le début mois de ramadan. Sauf légère erreur ce mois devait être le mois sacré, aussi avait-elle fait abstinence et se considérait en état de jeûne. Le personnel de la prison était sur le qui vive, car disait-on une inspection était en cours. La rumeur s'estompa peu à peu et l'on su qu'il s'agissait en réalité d'une commission dépêchée spécialement pour reconduire Meymouna en un autre endroit. La fille fut convoquée par le directeur de la prison qui lui enjoignit de s'habiller et de prendre ses maigres effets pour suivre les nouveaux venus, vers une destination inconnue. Une fois son dossier signé par l'autorité de la

prison, une copie fut remise au nouveau responsable carcéral venu chercher Meymouna et le groupe accompagné de la fille s'ébranla vers une destination inconnue.

La jeune fille fut embarquée à bord d'un véhicule spécialement aménagé pour le transport des prisonniers d'opinion, et démarra avec la prisonnière vers sa nouvelle destination ; une destination où l'attendaient, non plus la brutalité des geôliers, mais les méthodes d'investigations des analystes.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres à travers les rues de Jérusalem, le véhicule s'arrêta brusquement. Un tumulte se faisait entendre à l'extérieur. Comme le véhicule aménagé pour le transport des prisonniers ne permettait pas une vue directe, Meymouna fut obligée de se tenir sur la pointe des pieds pour assouvir sa curiosité aiguisée par les jurons lancés par ses geôliers.

— Neturei Karta ! Lança celui qui semblait, par le nombre de ses galons, être le chef du groupe.

Meymouna tressaillit en entendant ces deux mots. Neturei Karta ! Les gardiens de la cité ! Les ennemis jurés de l'état autoproclamé d'Israël. Ces juifs orthodoxes considèrent l'Etat d'Israël comme une hérésie ; et en tant que profondément antisionistes ils

maudissaient cet Etat ainsi que ceux qui participaient de près ou de loin à son édification. Telle une brise furtive, un brin d'espoir traversa le cœur de la fille ; même au sein des juifs ils s'en trouvaient qui étaient contre cette chape de plomb oppressive qui s'abattait sur son peuple. Elle reprit espoir dans le genre humain ; tout n'était peut-être pas perdu. Elle le savait bien ; le Coran lui enseignait, que tous les humains étaient fils d'Adam et que lui-même était issu de poussière ; elle ne comprenait pas que l'on puisse en arriver à ce stade de méchanceté. Mais que pouvait-elle la bêtise humaine, la cupidité et l'ignorance n'avaient pas de limites.

— Ils nous empêchent de passer, dit celui qui semblait être le chef du convoi. Non seulement ils sont pro-palestiniens, mais ils s'en prennent à nous autres juifs. C'est à y perdre son Latin.

— Ils nous considèrent comme occupants des terres palestiniennes et nous maudissent ; répondit le chauffeur du véhicule.

— Parfois je me demande à quoi sert toute cette parodie, maugréa le chef. Chaque jour nous apporte son quotidien de problèmes ; les palestiniens d'un côté, les juifs orthodoxes d'un autre, et les instances internationales pour compléter le bouquet. Je me demande si

tout cela finira un jour?

— Apparemment non ; enfin si... lorsque la cause de tous ces tracas, que vous venez d'énumérer, disparaîtra.

— Tu veux dire la fin de l'Etat d'Israël ?

— Oui, puisque vous le voyez vous-mêmes, même des juifs, ces... Neturei Karta l'exigent!

Le chef le regarda avec étonnement, se reprit et ordonna :

— C'est bon tu peux repartir, les soldats viennent de disperser comme à l'accoutumée le rassemblement.

Le convoi s'ébranla de nouveau.

Après ce voyage quelque peu perturbé par les juifs orthodoxes, mais ô combien apaisant comparativement aux affres endurées pendant sa longue détention, Meymouna arriva avec ses nouveaux geôliers devant un immeuble aux allures impressionnantes. Elle fut surprise par l'accueil qui lui a été fait. Le personnel était d'une correction exemplaire et ne présentait aucune ressemblance avec ses anciens geôliers. Tant de chaleur, de bienveillance et d'hospitalité la désarçonnèrent.

Ebranlée par tant de discordance entre son vécu et cet eldorado, Meymouna pénétra dans le bâtiment et là une tenue sous le numéro 151 lui fut remise, puis on l'invita à rejoindre sa chambre. Ma chambre, songeât-elle, au lieu

d'une cellule on me remet une chambre, que se passe-t-il donc ? Lorsqu'elle voulut rejoindre sa chambre, qu'elle ne fut sa surprise quant elle y rencontra une dizaine de filles palestiniennes, du même âge qu'elle. Elle franchit le seuil de la porte, et récita sa litanie habituelle :

— Au nom Allah, je m'en remets à Allah.

Quelle ne fut sa surprise fut beaucoup lorsqu'elle prit possession de son lit. Un lit propre et fait avec attention ; une fois assise, elle se mit à l'aise et essaya de comprendre ce qui lui arrivait. Tout s'embrouillait dans sa petite mémoire, des images, des couleurs, une intrigue, véritable kaléidoscope. Elle ne comprenait plus rien ; du cachot réduit à cet immeuble attrayant ; des gardes brutaux à ce personnel attentif et bienveillant ! Elle en perdait son latin.

Soudain des coups frappés à sa porte la tirèrent de sa douce rêverie. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle se trouva nez à nez avec le groupe de filles, qu'elle avait rencontré à l'arrivée ; elles venaient sûrement lui souhaiter la bienvenue ; pensait-elle. Elle les priât d'entrer et immédiatement elles l'enlacèrent chaleureusement. Meymouna eut l'impression qu'elle connaissait ces filles depuis toujours, à tel point qu'il lui sembla voir en elles, des membres de sa propre famille. L'émotion du premier contact

passée, les filles engagèrent une discussion où se mêlaient les déboires de chacune, son lieu d'incarcération, ses souvenirs familiaux et la tranquillité perdue momentanément. Mais toutes rendaient louanges à Dieu. Si leurs récits divergeaient sur beaucoup de points, un point faisait cependant leur unanimité : elles étaient toutes prisonnières de l'ennemi israélien ; leurs conditions de détention étaient aussi similaires ; des cellules étroites et insalubres. En commun, elles se demandaient aussi se qu'elles faisaient dans ce lieu paradisiaque, pour le moins que l'on puisse dire, par rapport à leurs cellules étroites et sales.

Tout différait pour les filles, dans cet endroit, par rapport à la situation antérieure. Elles étaient libres de leurs mouvements, le personnel très avenant, des livres autant que l'on en désirait, et comble de l'ironie, chaque chambre était dotée du livre saint des musulmans : le Coran. Tous ces agréments étaient trop beaux pour êtres vrais. C'est ainsi que diverses questions commencèrent à germer dans les petites cervelles des « libres prisonnières ».

L'une des réponses, fondées sur la réalité vécue sous l'occupation, étaient que toutes ces préparations et ces avantages n'étaient qu'éphémères ; le temps qu'une éventuelle commission internationale des droits de

l'homme, comme on en voit de temps à autres à la télévision, vienne inspecter l'état des prisons et les conditions de détentions de ses pensionnaires. Dans ce cas la récréation ne durera que le temps du passage de la commission, puis ce serait le retour à la case départ : la cellule étroite et sale.

Se basant sur cette déduction hypothétique, certes, les filles se donnèrent à cœur joie pour profiter au maximum du temps, qui leur était alloué, avant le retour tant redouté. Mais l'horloge égrenât les heures, heureuses il faut le reconnaître, les heures devinrent des journées, et rien ne changeât. Personne ne vint les tirer de leur plaisant quotidien. Paradoxalement ce manque d'âpreté, auquel elles étaient habituées, au lieu de les tranquilliser, ne fit qu'augmenter leur désarroi et leur inquiétude.

Meymouna saisit cette occasion pour revenir à ses questionnements primordiaux qu'elle avait dû abandonner momentanément à cause des événements qui venaient de lui chambouler son quotidien. Elle se concentra donc sur ses quatre questions fondamentales et notamment sur la première. Elle décida aussi d'en faire sa question centrale et de lui octroyer toute son énergie.

Toutes les accusations dont on l'avait affublée rendaient Meymouna plus forte. Elle

devait continuer à penser, réfléchir sur sa condition humaine, son devenir. Non, elle continuera d'écrire sur son cahier le produit de ses réflexions et advienne que pourra. Son temps sera consacré à cette réflexion salutaire ; en effet que vaut la vie si l'intellect n'y prend pas une part prépondérante ? En fille intelligente à l'esprit vif, avisée et douée de perspicacité, Meymouna par la grâce divine, savait pertinemment que la vie n'était qu'une succession de défis qu'il fallait relever si l'on veut éviter les déboires et les humiliations ; vivre en toute dignité en quelques sortes. La jeune fille était dotée de l'endurance nécessaire pour y arriver. Elle attira son cahier vers elle, l'ouvrit à la première page et à l'aide de son stylo à encre, écrivit d'une écriture appliquée : « Qui suis-je ? ».

La fille reposa ensuite son stylo, médita longuement sur les mots qu'elle venait de tracer et comme à son habitude elle reprit sa douce litanie :

— Mon Dieu aide-moi ; ne m'abandonne pas.

C'est à partir de cet instant que l'équipe de Zaiif entreprit ses observations sur son cobaye humain. A l'insu de la jeune fille, ils relevaient, grâce à de minuscules caméras de surveillance très bien dissimulées dans les recoins de la

chambre, tous ses faits et gestes y compris ce qu'elle inscrivait dans son cahier. Et s'est ainsi que Zaiif organisa son équipe autour d'un programme hebdomadaire afin d'analyser les enregistrements réalisés. Après analyse, seul l'essentiel des données utiles à l'interprétation était sauvegardé.

Le temps passait et Meymouna, comme si sa pensée s'était sclérosée, n'arrivait toujours pas à trouver une issue à la question qui la taraudait nuit et jour ; la question existentielle du moi ou autrement formulée, celle du « Qui suis-je ? ». Comme elle considérait cette question comme un axe central de réflexion, son esprit tourna, sans cesse, autour d'elle sans trouver d'issue ; ce mouvement incessant finit par donner du vertige à la fille. De temps en temps, fatiguée par l'effort mental, la fille s'arrêtait, reformulait sa question sous une forme qui lui semblait plus accessible que la précédente, puis repartait de nouveau sur une autre piste ; mais toujours sans résultat probant.

Sa relation avec les autres prisonnières, devenues ses camarades, était devenue si intime qu'elle finit par les entraîner dans le sillage de ses questionnements. Qui les aurait entendues, disserter sur des questions liées à l'existence, se serait étonné de tant de matu-

rité par rapport à leur âge. Quoique les sujets engagés lors des discussions, entre les filles, étaient diversifiés, il reste que le sujet essentiel, pour l'ensemble des prisonnières, tournait autour du « Qui suis-je ? ».Meymouna constat avec satisfaction que ses codétenues avaient la même ligne de pensée qu'elle, ce qui n'a fait que renforcer sa détermination à rechercher la vérité, ou au moins une part de la vérité existentielle.

De manière impromptue, un des surveillants de la salle de contrôle, s'exclama, tout en visionnant les enregistrements de la journée :

— Comme à l'accoutumée, Zaiif avait raison ! Ces enfants ne sont en rien semblables aux nôtres ; leurs questions sont d'une profondeur remarquable, quant à leur perspicacité, elle est hors du commun.

Tout en surveillant le défilement des images sur son écran, montrant Meymouna dans son petit univers, son collègue rétorqua :

— Personnellement ce qui m'étonne et me préoccupe c'est de savoir d'où détiennent-t-ils ces capacités mentales, sachant que leur cursus de formation, sur le plan de la qualité s'entend, est en dessous du notre. Véritablement cela me pose un problème.

Dès l'aurore naissante, Meymouna se précipitait vers sa fenêtre, ouvrait grand les vo-

lets pour y laisser pénétrer la brise matinale. Après avoir respiré à plein poumons le baume matinal et admiré la palette de couleurs, dessinée par les rayons naissants, qui s'offrait à elle, Meymouna prenait alors son cahier, l'ouvrait sur la page courante et ouvrait en même temps le saint Coran pour une lecture analytique des versets. En fait la jeune fille essayait de retrouver des réponses à ses questionnements dans le sens qu'elle pouvait tirer de la lecture des versets coraniques. La tâche était ardue car certains versets semblaient équivoques, du point de vue du sens, ce qui donnait à ses déductions plusieurs sens possibles. Par exemple, pour répondre à la question relative à son existence, et ce qu'elle faisait sur terre, elle lut le verset : Lorsque Ton Seigneur confia aux Anges : « Je vais établir sur la terre un vicaire ».

D'abord évasive, Meymouna se reprit et murmura :

— Ainsi, si j'ai bien compris, selon la volonté divine je suis vicaire de Dieu sur la terre. Eberluée par cette vérité qu'elle venait de découvrir, elle saisit de suite l'importance, l'immensité de la tâche qui lui est dévolue, ainsi que l'honneur dont elle a été couronnée. Par la grâce de Dieu, ce dernier s'adressait à elle, comme d'ailleurs à tout être humain, par l'en-

tremise du verset. Mais se disait-t-elle, quelle est la contrepartie exigée pour atteindre un tel honneur ?

Meymouna se rappela des histoires d'ermites qui lui ont été racontées, elle se trouvait une ressemblance avec ces derniers. Plus, elle avait lu l'histoire de la vierge Marie dans le Coran, elle lut combien ce texte divin a élevé cette sainte à un stade inégalé, la considérant comme la meilleure des femmes créées par Dieu. Elle se trouvait une petite ressemblance avec la sainte en ce qui concerne son amour pour la dévotion. Cette remarque lui donna tant de courage, qu'elle ne ressentit plus ni fatigue ni lassitude dans sa recherche de la vérité ; sa propre vérité.

De la sorte, la fille eut le courage de lire le Coran en entier. Encouragée, Meymouna se mit aussi à étudier la tradition du prophète Mohamed (SDL), ainsi que bien d'autres références d'études théologiques. Il faut le reconnaître, la bibliothèque du centre d'accueil était bien fournie, et cela n'a pas été sans impact sur l'affermissement de sa doctrine et sa pensée.

Mais il faut aussi le dire, malgré cette richesse de matière universitaire, malgré la diversité des pensées offertes à elle, et l'abondance des développements cognitifs de divers auteurs, elle faisait sienne sa question centrale

et évitait à tout prix de s'en départir quelque soit les sacrifices à consentir. Aussi continuait-elle de répéter :

— Il est vrais que l'on me nomme Meymouna, mais au fond qui suis-je ? Pour quelle raison suis-je sur terre ? D'où est-ce que je viens ? Quel est mon avenir ? Quelle fin m'est réservée ? Suis-je créée pour un but bien défini ? Lequel ? Comment conçois-je le monde ? Quelles positions dois-je adopter dans ce monde ? Quels sont mes points faibles ? Mes points forts ? Quelles sont les positions positives que je dois adopter dans ma vie ?

Les yeux rivés sur les écrans de leurs caméras, les surveillants contemplaient les faits et gestes de Meymouna avec une forte dose d'admiration parfois, mais des fois ils leur prenaient envie de briser l'écran de dépit. C'est ainsi que ces surveillants, capables de bienveillance comme tout un chacun, pouvaient se muer à brûle-pourpoint en êtres froids et durs. Leur nature oscillait ainsi entre souplesse et chaleur humaine et froideur et dureté du cœur. Ainsi en était-il.

Toutes occupées à se rechercher dans un monde incompréhensible, pour leur entendement de jeunes filles, Meymouna et ses compagnes d'infortunes n'avaient guère conscience de l'activité fébrile qui s'agitait autour d'elles,

et qui concernait leur personne au plus haut degré. En effet, elles ne pouvaient s'en rendre compte car leur dessein positif pour un avenir commun, prospère, était diamétralement opposé au dessein funeste de leurs geôliers.

Ce soir, comme à l'accoutumée, Zaiif venait faire son dernier tour d'inspection dans la salle des observations, avant d'aller se coucher. Il contrôlait le matériel, lisait les registres tenus par les gardiens et faisait quelques remarques par ci, et quelques remarques par là. Comme d'habitude, il passait en revue le comportement des filles, mais son attention se portait particulièrement sur Meymouna ; non pas pour une quelconque attirance, mais beaucoup plus parce qu'elle était son cobaye attitré et à ce titre, il ne manquait pas de ressentir pour la fille un sentiment de dédain. Toutes les journées, ainsi que les après-midi se ressemblaient et Zaiif commençait tant soit si peu à ressentir un peu de lassitude ; ne dit-on pas que l'ennui est fait de deux jours de semblance ? Pourtant ce soir, en observant l'écran de son monitor, il fut attiré par l'attitude des filles. Ces dernières se scindèrent en deux groupes et commencèrent à jouer à une sorte de jeu qui intriguait l'expert. Tout en polarisant son attention sur la manière dont les deux groupes s'affairaient, il s'essaya à en découvrir les règles.

C'est une sorte de jeu mental, se dit-il. En effet les filles définissaient un couple de mots relationnels portant sur l'existence, à l'image de : (existence et néant), (créateur et créature), (maitre et disciple), (victoire et défaite)...

Le rôle de chaque duo, chaque fois qu'un couple de mots est formé, était de retrouver la signification du couple en s'appuyant sur ; soit un verset coranique, soit un hadith du prophète (SDL), soit les deux quand c'était possible. Zaiif nota dans son petit carnet, qui ne le quittait presque jamais, que pour le couple (créateur & créature), c'est le verset : « Tel est Allah, votre Seigneur ! Il n'est pas d'autre que Lui. Il est le Créateur de toute chose. Adorez-Le, de toute chose Il est le tuteur » qui a été choisi par les joueuses.

Les deux groupes de filles continuèrent de jouer, visiblement excités par l'impact positif, que prenaient les couples de mots et leurs explications, sur leur mental respectif. Leur recherche, du sens des couples définis fut poussée, en complexité, jusqu'à ce qu'elle atteigne son paroxysme ; à cet instant précis les joueuses étaient, alors, prisent d'une joie et d'un bonheur indescriptibles ; elles avaient l'impression de transcender la réalité matérielle et les instincts basiques pour atteindre une sorte de nirvana. La prison n'existait

alors plus, ni les gardes ni l'occupation, seule leur apparaissait, débarrassée de toute velléité, leur devenir dans le cadre de la bienveillance divine. Elles prirent conscience qu'elles avaient un tuteur créateur de toute chose ; que valait alors l'occupation, leur captivité et Zaiif ? Rien, comparativement au couple (existence & néant).

L'un des surveillants qui se tenait près de Zaiif, et qui regardait avec lui la séquence du jeu des couples de mots existentiels, se tourna vers l'expert et demanda d'un ton perplexe :

— Que pensez-vous de ce jeu Mr Zaiif, est-il innocent ?

Zaiif le dévisagea en le regardant par-dessus ses lunettes, fronça ses sourcils épais et commenta :

— En principe, des jeunes filles de cet âge ne devraient pas avoir à l'esprit de telles questions. Vous savez c'est l'âge où elles devraient, au contraire, penser à vivre, à se marier, bref elles devraient penser à la vie. Or ce n'est pas ce que l'on constate chez ce groupe, dont Meymouna est une sorte d'inspiratrice. En lieu et place d'une carte cognitive qui contiendrait des données et des interconnexions relatives à l'aspect purement matériel et sensuel, ce qui serait normal pour leur âge, ces filles possèdent au contraire des cartes cognitives assez élaborées.

rées ; disons d'un niveau supérieur. Leur existence n'est pas influencée par le côté matériel, mais par la spiritualité. Ce qui m'étonne énormément chez ces filles, ajouta Zaiif, presque à lui-même, c'est leur capacité à transcender la réalité.

Il regarda les gardiens en plissant ses yeux, comme pour ausculter l'expression de leur visage, et comprit que ces derniers n'avaient, apparemment, pas saisi le sens de son analyse. Il reprit alors, plus explicite :

— Enfin, dit-il, pouvez-vous me dire si leur incarcération par nos forces de l'ordre a eut ou non un quelconque effet néfaste sur le moral et la manière de voir la vie, de ces filles ?

Quoique chacun d'eux pensait que non, mais ils répondirent tous par un silence général. Comme s'il lisait leurs pensées, Zaiif enchaina en poursuivant son analyse :

— Comme vous semblez le penser, la prison et ses insalubrités n'ont en rien altéré, ni leur moral, ni leur détermination. Parallèlement, ni les conditions très favorables de cette résidences, ni la liberté dont-elles jouissent n'ont pu les dévier de leur préoccupations majeures qui, faut-il le rappeler, sont existentielles et concernent leur devenir en tant qu'être humains en premier lieu et en tant que palestiniennes en second lieu. Voyez-vous où je veux

en venir ?

Ils acquiescèrent de la tête montrant par là leur approbation. Satisfait, Zaiif poursuivit :

— Dans son combat, contre les palestiniens, Israël ne peut compter que sur la stratégie qui consiste à jouer sur le côté matériel. Je m'explique ; c'est en contrôlant les besoins élémentaires de la population que nous pourrions les occuper. Ils deviendront terre-à-terre et ne penseront alors qu'à la survie ; si les romains disaient : donnez du pain et des jeux au peuple, il oubliera la politique, en ce qui nous concernent ils n'auront ni l'un ni l'autre.

L'un des gardes, visiblement satisfait s'exclama :

— Quelle intelligence Monsieur Zaiif ! Ils seront humiliés et bâillonnés !

— Vous comprenez maintenant que si ces gens arrivent à satisfaire leurs besoins élémentaires, nous n'aurons alors aucun contrôle sur eux, et à ce moment là bonjour les dégâts ! En effet s'ils dépassent ce niveau basique, c'est vers l'intellect qu'ils se dirigeront ; fini la politique de la carotte et du bâton et ils auront alors l'aptitude de transcender le quotidien. Dès cet instant, et comme vous avez pu le constater par vous-même, ils s'orientent vers le spirituel et porterons en eux ce que certains de nos érudits appellent « le souffle divin » ;

arrivés à ce stade ils seront libres, avec une détermination d'airain, et aucune influence ne sera possible sur eux.

Impressionné par l'argumentation, froide, de Zaiif un gardien observa :

— Si je comprends bien, la génération de Meymouna ne peut être gérée selon les mêmes procédés que nous avons utilisés avec leur pères ; cette génération des années soixante et soixante dix qui se targuait de tant de fierté mal placée !

— Exactement, rétorqua Zaiif avec un sourire de satisfaction. Vous m'avez bien compris cette fois-ci. Voilà exactement ce que je voulais dire, nos anciennes méthodes qui consistaient à sévir à l'intérieur, tout en nous assurant de l'appui extérieur, je veux dire par là les instances internationales, n'ont plus cours. Cette fois le problème est interne ; il s'agit de cette génération qui a pris conscience de sa situation et ne veut pas se laisser corrompre comme leurs pères. C'est là que réside la vraie problématique. J'en conclus donc que notre ancienne stratégie est caduque et il est temps de passer à un autre plan qui assurera la pérennité d'Israël. Et j'ajoute que nous devons faire vite car plus le temps passe et plus nous galvauderons par nous-mêmes tous les sacrifices consentis par nos pères.

Comme pour illustrer et appuyer sa thèse, Zaiif rappela à leurs esprits le problème de Gaza, la résistance farouche qu'ils y rencontrèrent et les revers que leurs soldats y ont subits. Il s'arrêta un instant puis reprit en regardant le bout de ses chaussures :

— N'oubliez surtout pas l'opinion internationale qui nous a été défavorable ; et il y avait de quoi ! Employer toute cette armada de guerre pour écraser des combattants désarmés et une population civile au bord de la misère, ça les peuples du monde entier ne sont pas près de l'accepter, malgré l'hypocrisie de leurs dirigeants qui nous sont acquis contre leur gré.

Sur la même lancée, les mains posées sur la table de travail, Zaiif regarda longuement l'assistance, pris une profonde inspiration montrant par là toute l'importance des propos à venir :

— Messieurs ; les relations avec nos ennemis ne sont plus une question de coulisses et de pressions, qu'elles soient internes ou internationales. Non, il s'agit d'une guerre psychologique qui doit déterminer non pas ce qui se passe chez l'ennemi, mais dans sa tête ! Il s'agit de savoir ce qui se trame dans leurs têtes, d'une part, et de ne plus sous-estimer les capacités mentales de cet ennemi. Cela, il

faut que nous le sachions chez leurs enfants, dès leur plus jeune âge. Comprenez-vous enfin, que si nous n'agissons pas promptement et efficacement, nous pouvons dire adieu à notre grand rêve à tous ; celui du grand Israël.

Loin de savoir ce qui se tramait dans les coulisses de son lieu d'incarcération, Meymouna et ses amies continuèrent à rechercher les aboutissements de la question centrale du : « Qui suis-je ? ». Les jeunes filles continuèrent à s'adonner avec passion à leur jeu de correspondance entre la question posée et les versets coraniques, pour y puiser une éventuelle réponse.

Méthodiquement, Meymouna dessina sur son inséparable cahier, un tableau à plusieurs entrées où elle mentionnait soigneusement, sous forme de mots condensés, le résultat de ses réflexions. Elle commença par le remplir espérant par là découvrir une part de vérité sur sa condition humaine. C'est ainsi, par exemple qu'elle y inscrivit les mots suivants :

— Moi..., on m'appelle Meymouna,..., créature vivante,..., de condition humaine,..., dotée d'une âme,..., Je suis composée d'un esprit et de matière,..., j'ai une mission sur terre,... de confession musulmane ...capable...studieuse...majeure...ma volonté est limitée devant la volonté divine.

Elle s'arrêtât d'écrire, relut ses inscriptions puis d'une voie imperceptible murmura, comme dans une prière :

— Louanges à Dieu ; en finalité je ne serais que victorieuse.

Intrigué par ce que venait d'écrire la fille, l'un des surveillants prit, en répétant les prises, plusieurs photos de la page que venait d'utiliser Meymouna, rapidement parti la remettre à Zaiif pour une éventuelle analyse et prise de décision. Suivant le processus mental qu'elle s'était fixée, Meymouna ouvrit une nouvelle page de son cahier pour y inscrire une nouvelle question ; se fut :

« Mon créateur ? »

La question du Créateur

Comme l'heure du petit déjeuner approchait, Meymouna prépara du thé pour ses amies, selon la coutume palestinienne, puis, prenant son plateau avec théière et verres, entre les mains, elle se dirigea toute souriante vers les filles ; puis soudain comme si une main invisible l'avait happée au passage, Meymouna trébucha et le plateau avec son contenu tombèrent sur le tapis.

Instinctivement, ses amies se ruèrent ensemble, qui pour l'aider à se relever, qui pour éviter que les débris de verre fassent un dégât en blessant quelqu'un. Meymouna se releva et sentit de prime abord qu'une colère sourde montait en elle et gonflait sa poitrine jusqu'à l'opprimer. Mais de suite elle se rappela ce qu'on lui avait appris ; c'est de ces situations que le malin profite pour faire dévier les

bonnes gens du droit chemin. Oui, il pouvait leur suggérer de blasphémer, par exemple, ou de s'énervier encore plus au point que la colère puisse se transformer d'un sentiment en une action, qui peut être alors regrettable. Meymouna se remit donc de ses émotions, s'excusa de sa maladresse auprès de ses camarades et auprès de son créateur par un : « Qu'Allah me pardonne ! », en effet elle se souvient qu'elle n'avait pas commencé par prononcer l'invocation de Dieu au début de l'action, ou « Au nom d'Allah », comme on le lui a toujours appris. En un tour de main les débris de verres furent enlevés, le tapis du salon nettoyé et l'on prépara de nouveau du thé.

Pour Meymouna l'incident ne fut pas clos. S'il l'a été de manière impeccable sur le plan matériel lorsque l'ordre a été remis par les filles, il constitua sur le plan de la réflexion une mine pour la fille. En effet se fut l'occasion pour elle de se remémorer les paroles, ou hadiths, du prophète (SDL) au sujet de la destinée de l'homme et des difficultés qui peuvent à tout moment survenir dans sa courte vie.

Meymouna reprenant son leitmotiv spirituel, axa de nouveau sa réflexion autour de la question centrale du moment. Elle incitait toujours ses amies à élever leur niveau de réflexion, et comme en ce jour elles étaient

toutes réunies autour de leur thé matinal, l'une d'elles, le visage illuminé d'un large sourire, toute rayonnante de joie leur demanda :

— Acceptez-vous que je vous lise une de mes lectures d'hier ? Je pense qu'il vous plaira, c'est un texte magnifique.

Toute la chambrée répondit en chœur :

— Mais bien sur, nous sommes sur le grill, commence !

D'une voie monocorde et douce, empreinte d'une foi profonde, la jeune fille commença la lecture :

— Mes amies, le problème qui se pose actuellement, pour nous, ce n'est pas tant de développer des théories pour prouver l'existence de Dieu, mais il s'agit plutôt de se conformer à ses préceptes pour en faire un modèle de vie, et d'en puiser l'énergie nécessaire pour devenir un exemple de probité et de bonté envers le musulman et le non musulman. Il s'agit aussi de permettre à nos âmes de changer positivement, en les rendant capables de transcender le quotidien ; c'est ce que l'on pourrait appeler « renouer le lien, perdu, avec Dieu ». La correction de nos âmes aurait donc pour finalité de canaliser les aspirations profondes du peuple, cette masse humaine sans cesse prise par les tourments du cœur ; cette correction finira par apaiser nos cœurs meurtris.

Emue par le sens qu'elle déduisait de cette douce lecture, Meymouna sentit quelques larmes chaudes qui roulèrent sur ses joues de jeune fille. C'était l'émotion, elle n'y pouvait rien. Oui c'était l'émotion qui remuait son être, à tel point que les mots quelle venait d'entendre et de comprendre, véritable cascade lumineuse, lui apportèrent une part de la réponse quelle recherchait pour la seconde question : « Qui est mon créateur ? »

Meymouna, tout en essuyant ses larmes murmura :

— Il me semble que ce texte est l'exégèse d'un verset coranique

Subjuguée par l'émotion elle se tut un moment puis reprit à l'intention de ses amies :

— Pouvez-vous me dire lequel ?

Les filles commencèrent à chercher. Sur trois propositions deux furent infructueuses, mais la troisième aboutit, et la fille récita le verset suivant :

— Allah ne change rien chez un peuple, tant que ce peuple n'a pas procédé au changement de son for intérieur.

Meymouna acquiesça doucement et enchaîna :

— Tu as raison ; c'est bien le verset correspondant au texte que nous venons d'écouter. Avez-vous noté que le texte considère le chan-

gement positif de l'âme comme étant la capacité à transcender le quotidien vécu ? Il va de soit, donc, si nous parvenons à transcender notre vécu quotidien, avec tous ses désagréments imaginables, nous nous libérerons de l'oppression, personne ne pourra corrompre nos âmes, ni nous imposer un dictat par la torture ; car peu importe alors la douleur de la chair si l'âme est en concordance avec elle-même et son créateur.

Afin d'appuyer les propos de Meymouna, une de ses amies, qui apparemment avait appris le Coran par cœur, fit cette remarque :

— Voulez-vous, s'il vous plait, noter la contextualisation de ce verset, avec le sujet que nous venons d'entendre : « L'homme aura des anges qui se tiendront devant et derrière lui. Ils le protègent sur ordre d'Allah ».

La fille poursuivit par un commentaire du verset :

— Nous comprenons par là que nous entretenons avec Dieu une relation qui émane de ses propres attributs ; il s'agit par exemple, de la miséricorde, de l'attention, la bienfaisance, la générosité et de l'amour. Autant Dieu est puissant, autant sommes-nous des êtres faibles, dans le besoin, sans compter tous les dangers qui, continuellement, menacent notre existence. Sa présence perpétuelle à nos

côtés dans nos moments de faiblesse comme de puissance, et son infinie miséricorde, nous sont acquises par sa grâce divine et son infinie générosité. Ces anges gardiens qui veillent sur nous, comme nous le fait savoir le verset, sont le fruit de cette infinie bonté divine.

Agréablement surprise par le commentaire de son amie, une des filles la remercia tout en la pressant de continuer : Que Dieu te bénisse, continue !

S'exécutant, la fille reprit la suite du verset précédent, avec son commentaire :

— Lorsque Allah veut (infliger) du mal à un peuple, nul ne L'en empêche. Et ce peuple n'a aucun maître en dehors de Lui. Le commentaire de cette suite du verset, montre à l'évidence que l'abandon de la foi, la mécréance consciemment voulue, la recherche du mal en place du bien, la déchéance de l'âme, tous ces éléments font que nous-mêmes sommes la cause de nos malheurs et c'est ainsi que nous nous exposons à l'accomplissement de la volonté divine, à laquelle rien ne peut s'opposer. Mais vous pouvez remarquer en faisant le parallèle avec le commentaire précédent que la faute incombe à l'homme dans l'accomplissement de cette volonté. Si nous nous éloignons de Dieu, où trouver le réconfort et la compassion, sinon auprès de lui.

Ravie, Meymouna poussa une sorte d'eurêka, comme illuminée par une flamboyante idée qui venait de traverser son esprit :

— J'ai compris ! Rien n'est plus futile que de perdre son temps dans la recherche de l'existence ou non de Dieu. En effet, en ce qui me concerne je pense qu'initier des débats stériles sur des détails qui concerneraient le monde invisible est inutile. Il en est de même pour ces études qui essayent, à coup d'arguments tirés de-ci et de-là, de vouloir apporter les preuves de l'unicité divine, et que l'on nous demande, parfois, d'apprendre par cœur. Ce qui compte, pour moi, c'est l'action intelligente. Cette action consiste à réfléchir sur mon devenir, continuellement, sans relâche de façon à tisser un lien indéfectible entre mon âme, mes sentiments et mon créateur.

Meymouna, confortée dans sa voie par la lumière qui vient d'éclairer son esprit, toute gratitude et confiante en Dieu, continua son discours d'un ton déterminé :

— Mes amies et sœurs, comme vous venez de le voir, c'est de notre piété et notre retour inconditionnel vers Dieu tout puissant que nous pourrions tirer notre force. La force de notre ennemi devient alors toute relative devant celle du Tout puissant ; en effet que pourra cet ennemie face à la volonté divine ? Notre

défaite historique, avait pour cause notre éloignement des préceptes divins. De même, notre victoire ne peut être assurée que si nous res-soudions nos liens avec notre Dieu, Allah. Je me résume ; la vraie guerre n'est pas matérielle, elle se situe dans l'intellect et le cœur. Et comme pour ponctuer son affirmation, Meymouna joignit le geste à la parole en mettant sa main, respectivement sur sa tête puis sur son cœur.

Des applaudissements chaleureux, et des cris : Dieu est grand, Dieu est grand ! Ponctuaient le discours de la jeune fille. Les visages rayonnaient de joie, les yeux pétillaient, signe d'une joie intense ; quelques filles, parmi les plus sensibles, laissèrent couler quelques larmes longtemps contenues.

Tant de bonheur, tant de gaieté avaient finis par faire oublier, aux filles et à Meymouna, qu'elles n'étaient que des prisonnières placées dans des conditions particulières. Elles se transformaient de jour en jour en filles actives, dont le centre d'intérêt ne quittait plus leurs questions centrales ; elles aimaient répéter à qui veut bien les entendre, et surtout aux dirigeants des pays musulmans :

— Voyez par vous-mêmes. Si les jeunes musulmans, étaient placés dans des conditions similaires aux nôtres, et qu'on veut bien les

laisser en paix, loin des ennemis imaginaires que vous leur sortez à chaque fois et si vous tenez vos engagements, alors ils auront la même conception de la vie que la notre. Ils ne sont pas différents de nous. S'il vous plait, reprenez vos programmes tout prêts conçus sur mesure à l'étranger ; nous ne voulons pas de vos philosophies importées au détriment de notre fierté, épargnez-nous votre politique oppressive et vos idées perverses. Laissez nous simplement respirer en paix, mourir en paix. C'est de vérité, de justice et de droit que nous avons besoin, autant que d'oxygène.

Une triste réalité commença à s'imposer à Zaiif. Meymouna n'était pas une exception dans son cas. Toutes les filles lui ressemblaient. Ce constat amer finit par provoquer en lui une colère sourde qui lui serra la poitrine et la gorge. Non, Meymouna n'était pas un simple cas d'étude isolé, elle représentait la conscience palestinienne ; la réalité palestinienne. Il pouvait maintenant, voyant sa thèse confirmée, commencer à élaborer une théorie comportementale dont la portée serait à la mesure des espoirs attendus pour la stabilité et la survie d'Israël. De toutes les façons ce n'était pas la première fois que l'on changeait de stratégie pour s'adapter aux comportements de l'ennemi.

L'expert alluma son ordinateur portable qui se trouvait à portée de sa main, puis se connecta à You tube via internet, afin de visionner deux vidéos. Il invita l'ensemble du personnel présent dans la salle de surveillance à se rapprocher de lui, afin de partager avec lui le contenu des enregistrements.

La première vidéo, était sous-titrée : « Regardez comme sont drôles les soldats sionistes, ils ont peur et s'enfuient ». En visionnant l'enregistrement, en à peine une minute, la vidéo montrait une bande de soldats surarmés, avec le matériel le plus sophistiqué, qui s'enfuyaient avec une bande de gamin palestiniens à leurs trousses. Quelques badauds éclatèrent de rire, et une femme, qui était elle aussi de passage se mit à encourager les marmots en applaudissant.

Zaiif, qui eut très mal en regardant la scène une énième fois ; commenta :

— Voyez par vous-même le courage et la hardiesse de nos enfants, nos jeunes bidasses qui ont peur de ces mêmes palestiniens, l'ombre de leur ombre ! Nous-mêmes, leurs aînés, hésitons à prendre des décisions stratégiques pour une guerre qui peut se déclencher à tout instant. Tout cela est compréhensible car nos jeunes ne sont intéressés que par le côté matériel de la vie. C'est ainsi que leur vie

et devenue plus précieuse qu'Israël. Je vous demande alors ; que peut-on faire avec une telle génération ?

Machinalement il changea de vidéo, et passa au second enregistrement tout en le commentant.

— Cette seconde vidéo porte sur un sommet des chefs d'états arabes tenu en 1990 ; et tenez vous bien, c'est lors de ce sommet que ces pseudo-chefs autorisèrent les USA à envahir l'Irak. Ce sommet était présidé par un dirigeant arabe qui avait enfreint la déontologie du débat d'idées. C'est ainsi que le sommet en question a connu des interventions passionnées, et le débat se transforma en un flot d'insultes, émergents de toutes parts. Puis, en fin de compte, un vote majoritaire a été obtenu pour justifier l'invasion de l'Irak par les américains. Bien sur, vous aurez compris par vous-même que ces pantins n'avait aucun avis à donner, et que toute honte bue ces corrompus sans foi ni loi, n'ont fait qu'obéir à leurs maitres. Regardez ces visages, n'y voyez vous pas les conséquences de la trahison ; oui ce sont des gens qui ont trahis la confiance de leurs peuples. Même ce vote n'est qu'une mascarade ; au sein de la ligue arabe il aurait du se faire selon les principes du vote démocratique, mais...

— Tous ces dirigeants que je vous montre

étaient nos pires ennemis d'hier ; aujourd'hui ils ne sont plus que de pâles copies de marionnettes entre nos mains expertes. Notre stratégie consiste avec eux à leur créer en permanence des situations, futiles, qui les occupent, nous leur suggérons aussi, par le biais de nos amis occidentaux, et mêmes orientaux, des idées mortes pour leur propre devenir et celui de leurs peuples. En résumé, avec le temps nous avons réussi à en faire des êtres cupides, sans foi ni loi, des assoiffés de pouvoir, ne connaissant ni morale ni principe. Et tout cela, messieurs, sert les plans d'Israël. Mais, je dois vous dire aussi que ces temps bénis sont révolus ; ces dirigeants n'ont aucune crédibilité auprès de leurs peuples, et à court terme ils ne nous seront plus d'aucune utilité. Aujourd'hui c'est l'astre de la génération de Meymouna qui s'est levé.

— Alors si vous m'avez bien suivi, messieurs les experts, êtes vous disposés à changer la stratégie de nos aînés qui a été payante, vous l'avez constaté de vous-même. Aujourd'hui, avec la génération de Meymouna cette stratégie est devenue obsolète ; sachant que cette génération est évaluée en millions d'individus. Nous sommes donc au bord d'une défaite non annoncée si nous n'agissons pas promptement.

La fin du réquisitoire de Zaiif fut ponctuée

par un silence général ; on aurait pu entendre une mouche voler.

Un beau jour les prisonnières reçurent la visite d'un invité malvenu. Le virus visita chaque fille, et au bout du compte elles furent nombreuses à attraper un petit rhume, suivi d'une légère fièvre ; qui disparut rapidement sous l'effet d'un médicament prescrit par le docteur du centre de surveillance. Ce ne fut pas le cas pour Meymouna. Alors qu'elle creusait sa cervelle sur les questions existentielles, elle ne prenait pas conscience que son corps menu avait été fragilisé par les longues nuits de veilles. Le virus trouva dans son état fébrile un milieu favorable pour se développer, causant à son hôtesse tous les désagréments d'une fièvre instable. Il en fut ainsi à tel point que toutes les couvertures dont-elle disposait ne purent lui éviter les affres des frissons. Elle se mettait alors à greloter et à gémir, tout doucement...

Prenant en compassion leur camarade d'infortune, les filles assurèrent une garde continue au chevet de Meymouna. Elles essayaient de lui faire oublier son état, pour cela elles priaient pour elle, l'amusaient de temps à autre et l'aidaient à assurer sa récitation quotidienne du Coran. Lorsque la température de la malade augmentait de façon alarmante,

les filles utilisaient des serviettes humectées d'eau fraîche, qu'elles posaient sur le front brulant de la malade. Sous l'effet de la fraîcheur, Meymouna arrivait à dormir pendant quelques instants, puis se réveillait selon un cycle intermittent, ce qui à la fin finissait par la fatiguer encore plus.

Ce cycle infernal dura environ une semaine. Les filles ne tarissaient pas en prières ; celles-ci étant pour une bonne moitié destinées à leur amie, l'autre moitié était réservée, quant-à-elle, pour la libération de leur pays ; la Palestine. Dans sa souffrance, ce peuple était à l'image de Meymouna.

La maladie de Meymouna fut une opportunité inespérée pour les observateurs qui n'oubliaient pas que la fille n'était, après tout, qu'un sujet de recherche. Elle n'était donc, pour eux, ni un être qui souffre, ni une âme vivante, ni encore un cœur battant ; chien de Pavlov ou singe de Darwin ou encore une simple souri de laboratoire, qu'importe ! Seuls les résultats escomptés par l'expérience initiée par Zaiif avaient de l'importance.

Ils profitèrent de cette contingence pour introduire le docteur Ariella, ce qui signifie en hébreu « Lionne de Dieu », dans le programme d'observation de Zaiif. Sa spécialité était non seulement la médecine, mais aussi la psycho-

logie appliquée. Elle était experte en manipulation des esprits, des idées et notamment en ce qui concerne les techniques des débats qui aboutissaient au scepticisme de son interlocuteur. En résumé une personne redoutée pour son professionnalisme.

Avec un air de bienveillance, Ariella pénétra dans la chambre de Meymouna. Avec un sourire énigmatique, elle caressa les cheveux de la malade et lui susurra :

— Allez, ne te fais pas de souci, on va te donner de bon médicaments qui finiront par te guérir de cette méchante grippe ; ou... peut être que tu n'en a pas vraiment besoin, il paraît que tu n'a besoin de personne ; je me trompe peut-être... ?

La langue engourdie par la maladie, Meymouna essaya de prononcer quelques mots, faisant comme si elle n'avait pas entendu les paroles du docteur ; elle arriva difficilement à articuler sa plainte habituelle :

— Dieu aide-moi et sois auprès de moi !

Sans y prêter la moindre attention, Ariella continua avec un malin plaisir à chatouiller l'amour propre de la jeune fille par des questions sournoises :

— D'après ce que j'ai cru comprendre, ton Dieu représente tout pour toi. Tu n'a besoin ni de moi, ni de nos médicaments, ni de nourri-

ture en plus. Alors si c'est comme ça, tu peux toujours attendre et c'est lui qui te fournira tout ce dont tu a besoin. Oui tu peux toujours attendre, je n'ai jamais entendu pareille stupidité.

Meymouna, assommée par ce verbiage stérile prit son mal en patiente, puis se tourna vers le docteur, et en rassemblant ce qui lui restait comme forces, lui asséna :

— Permettez-moi de vous questionner, docteur ; vous arrive-t-il parfois de tomber malade ? Ou au contraire, êtes-vous toujours en bonne santé ?

Prise de court par la question de la malade, Ariella était restée comme stupéfaite, mais de suite elle se reprit, en professionnelle, et s'adressant à son interlocutrice, elle plissa ses yeux fauves, fixa son regard, où dardait une colère contenue, sur celui de Meymouna et répondit d'un ton sec :

— Où veux-tu en venir avec cette question ?

D'un ton placide, sans s'émouvoir, Meymouna répliqua :

— L'être humain de part sa constitution, et sa faiblesse devant la nature, doit nécessairement tomber malade un jour ; êtes-vous d'accord avec moi ?

Ariella acquiesça tout en répondant d'un ton qui montrait moins d'assurance :

— Je suis d'accord avec toi...

Meymouna poursuivit avec une logique implacable :

— Est-ce que les médicaments sont efficaces dans tous les cas de figures, ou au contraire existe-t'il des exceptions à cette règle ?

Ariella hésita un moment, puis de moins en moins sûre d'elle répondit :

— Heu...Oui...Bien sûr, les exceptions à la règle d'efficacité des médicaments sont légions. Il y a de nombreux cas où non seulement les patients ne guérissent pas, mais il arrive même que le malade décède. A l'idée de la mort, Ariella qui aimait tant la vie tressauta et lança de ses yeux brillants un regard acerbe à la fille.

Meymouna avait compris le sens du message contenu dans le regard d'Ariella ; c'est comme si elle la mettait en garde de l'entraîner sur les sentiers où il était question de la mort ; elle qui aimait tant la vie. Elle fit semblant de n'avoir pas compris le message, mais au contraire pria Dieu de lui accorder le martyr, et continua son raisonnement :

— Je ne dis pas que les médicaments sont inutiles, bien au contraire il est obligatoire d'en faire usage selon les prescriptions des médecins ; ce sont des causes probable de guérison, puisque vous reconnaissez qu'il existe

des exceptions à la règle. Donc pour compléter cette carence, et tenir compte des cas de guérison sans médicaments, on doit admettre qu'il existe une force supérieure à nous tous qui réalise la guérison. Dans ces conditions le médecin devient une condition nécessaire, mais non suffisante, pour la guérison ; en effet pour tenir compte des cas d'exception, car même le médecin peut tomber malade, c'est la même force qui détient le pouvoir réel de guérir. L'homme n'est qu'un moyen. Madame, tout ce que je viens de dire, vous le savez autant que moi ; votre religion, comme la mienne, le stipulent. Personnellement, je crois aux capacités d'un créateur infini dans sa miséricorde et sa compassion. A ce stade, la douleur n'est que le prélude de la guérison, ce qui me donne paix et félicité.

Ayant fait preuve de courage et de témérité face à Ariella, Meymouna se tut pendant quelques instants puis elle leva les mains, paumes ouvertes, vers le ciel les yeux pleines de larmes et se mit à psalmodier le verset :

— Et si je tombe malade, Il est Celui qui me guérit. Celui qui me fera mourir et qui me ressuscitera. Celui dont j'attends la rémission de mes péchés, au jour de la résurrection.

Ariella désarçonnée, confuse, ne sachant que faire, essaya de se justifier, tant bien que

mal, auprès de la malade :

— Mais, Meymouna il ne faut pas prendre mes propos avec autant de sérieux que tu le fais ; il faut apprendre à accepter la plaisanterie ; loin de moi l'idée de te nuire, et encore moins de m'initier dans tes croyances, chacun est libre dans son choix.

Meymouna ne fit aucun commentaire et se limita à lui donner la main pour une auscultation, sans plus. Les louanges à Dieu ne la quittèrent pas un moment, jusqu'au départ du docteur, ponctué par un au revoir. Meymouna répondit avec le même détachement qu'au début de leur entrevue.

Meymouna garda le lit pendant quelques jours encore, mais elle finit par guérir et la fièvre disparut complètement. Après cette victoire sur la maladie, la vie reprit son cours habituel au sein de la petite famille, non sans que la guérison de Meymouna soit célébrée comme un grand événement par ses amies.

L'une des jeunes filles voulant montrer à sa façon que les choses étaient rentrées dans l'ordre, autour de Meymouna, organisa une sorte de petite pièce théâtrale où elle reprenait quelques thèmes déjà débattus entre les filles. Elle se confectionna un petit costume pour l'occasion, l'enfila et entra, une feuille de papier à la main, d'un air théâtral et une ges-

tuelle presque professionnelle. Elle commença par déclamer, joignant le geste à la parole :

— Mes amies, le problème qui se pose actuellement, pour nous, ce n'est pas tant de développer des théories pour prouver l'existence de Dieu, mais il s'agit plutôt de se conformer à ses préceptes pour en faire un modèle de vie, et d'en puiser l'énergie nécessaire pour devenir un exemple de probité et de bonté envers le musulman et le non musulman....

Suite à la représentation théâtrale, le groupe de filles se scinda en deux ; les unes applaudirent l'artiste en herbe, les autres étaient d'avis que l'artiste aurait mieux fait de présenter une scène montrant la défaite d'Ariella en face de Meymouna. En effet ce groupe considérait que le docteur avait voulu pousser Meymouna au doute, mais c'était le contraire qui s'était produit. La divergence entre les deux sous-groupes n'étant qu'une question de point de vue, le groupe initial se reforma, rapidement, autour de Meymouna.

La nuit tombante sur la Palestine enveloppa les amies d'un voile angélique. Elles ressentirent, toute, cette paix intérieure qui est l'apanage de ceux qui placent leur entière confiance en Dieu ; et c'est avec un sentiment de quiétude qu'elles se mirent au lit répétant en chœur leur interminable litanie :

— Dieu, tout puissant aide-moi et sois auprès de moi !

La question de l'Etre

Par un de ces beaux matins, au ciel d'un bleu d'azur pur, que l'on ne retrouve qu'en Galilée, la nouvelle de la visite, imminente, d'une personnalité fit le tour du centre d'observation et finalement atterrit chez les filles. La nouvelle ne tarda pas à se préciser car l'un des gardiens frappa à la porte de leur salle, l'ouvrit et leur demanda de se préparer rapidement pour une visite. Les filles se levèrent ensemble, firent une légère toilette, arrangèrent leurs vêtements et se mirent debout. La porte se rouvrit et un homme de haute stature, imposant entouré de gardes entra dans la salle des filles. Il ne perdit pas de temps, leur ordonna de se rapprocher et d'écouter attentivement se qu'il allait dire.

— J'ai deux choses à vous annoncer : une bonne nouvelle, et des conditions que vous de-

vez appliquer à la lettre. Ce jour, à quatorze heures, exactement, vous aurez la visite de vos proches ; une convocation leur a été envoyée, fixant la date, l'heure et le nombre de visiteurs qui ne doit pas dépasser trois personnes ; pour une durée d'une heure. Maintenant pour ce qui est des conditions, écoutez-moi bien ; nous allons vous dire ce que vous aurez à répondre au cas où des questions vous seront posées sur vos conditions de détention. Les seules expressions que vous devez apprendre par cœur sont : « Je vais bien », « Tout va bien dans ce centre », « nous ne manquons de rien » ; enfin que des expressions positives. Maintenant, pour ce qui est du centre, il vous est strictement interdit de donner quelque détail que ce soit sur ces lieux, vous ne devez pas divulguer votre programme journalier, et de plus rien ne doit être dit sur votre transfert de la prison au centre. Les contrevenantes à ces règles, verront leur temps de visite écourté et recevrons la punition qui conviendra ; est-ce clair ?

Les filles ne donnèrent aucune réponse verbale, mais acquiescèrent en hochant la tête en signe de consentement. Les filles étaient au faîte du bonheur ; mais par pudeur, elles évitèrent d'en montrer les signes tant que le responsable était devant eux.

Dès que l'homme eut les talons tournés, les

filles s'enlacèrent les unes les autres pour donner cours à leur joie et au bonheur indescriptible de revoir leurs proches. Cela fait maintenant des mois, pour certaines, des années, pour d'autres, qu'elles n'avaient pas vues leurs familles ; mais elles ne les oubliaient pas dans leurs prières.

Une fois arrivée devant la salle réservée aux visiteurs, Meymouna s'arrêta et les gardes qui l'accompagnaient l'invitèrent à rentrer :

— Allez pas de perte de temps, rentre ! Les membres de ta famille t'y attendent !

Juste avant d'entrer dans la salle réservée aux visiteurs, elle a vu défiler devant elle le film de son passé. Des milliers d'images de sa prime enfance à son adolescence éclairaient l'écran mental de la captive. De même, ses sentiments refroidis, quelques peu, par la captivité se réchauffèrent par les milliers de souvenirs d'un heureux passé. Mais elle revit aussi des images moins heureuses, celles de sa captivité et des derniers moments où elle avait quitté père, mère et frères ; elle revit également son petit frère, qui devait rendre visite à ses deux autres frères emprisonnés, vêtu d'habits tout neufs, pour l'occasion. S'agissant de ses frères emprisonnés, la jeune fille les considérait comme disparus...

Elle était maintenant devant la porte de

la salle ; une simple porte la séparait de sa famille qu'elle n'avait pas revue depuis des années. Avant de tourner le poignet, elle s'arrêta un moment, tant son émotion était à son paroxysme ; elle pouvait entendre son cœur cogner sur sa cage thoracique. D'une main mal assurée elle ouvrit la porte et pria comme à son accoutumée : « Dieu aide moi et sois auprès de moi, au nom d'Allah ! », son père était-là debout devant elle, calme comme d'habitude et à ses côtés se tenait sa mère au visage empreint d'un mélange de joie mal contenue et d'anxiété. Quant à son frère Salah Eddine, l'exubérant, dès qu'il vit apparaître sa sœur, il s'élança vers elle, l'enlaça chaudement, et tout en l'embrassant, il ne cessa de lui répéter :

— Ma chère sœur, très chère sœur, oh comme tu nous as manquée, ah si tu savais quel vide tu as laissé derrière toi ! Pourquoi nous as-tu quittés tout ce temps !

Etouffée par l'émotion qui commençait à la subjuguer, Meymouna ne put répondre à son frère ; elle se contenta de le serrer très fort contre elle, de chaudes larmes de bonheur coulant sur ses joues. Elle le relâcha pour s'élan- cer vers sa mère, lui saisit les deux mains, les embrassa et la serra contre elle d'une étreinte qui en disait long sur le manque d'affection qui lui faisait défaut le long de ces années d'incar-

cération. Aucune parole n'était proférée pendant ces retrouvailles, seule la communion des âmes avait droit de cité. La vieille mère serrait Meymouna revoyant en elle la petite fille de la prime enfance, et comme si elle avait peur de la perdre une seconde fois, elle ne voulait plus la lâcher ; jusqu'au moment où Meymouna s'en détacha doucement, imperceptiblement pour aller retrouver son père...

Se tourna vers ce père solide et rude comme un chêne, elle s'aperçu qu'il écrasait une petite larme au coin de ses yeux ridés ; comme à son habitude, il essayait de cacher sa faiblesse, non par orgueil, loin s'en faut, mais pour redonner confiance à son entourage...il la serra contre lui, l'embrassa et lui murmura à l'oreille :

— Ton absence a été un calvaire pour nous ma fille, la maison est si triste sans toi, mais nous acceptons ce qui est arrivé, ce n'est que l'accomplissement de la volonté divine...

Le vieil homme ne pouvant contenir plus longtemps ses émotions, un mélange de joie et de tristesse, éclata en sanglot et des larmes coulaient sur les sillons de ses rides. Il pleurait en silence, avec dignité, comme savent le faire ces hommes formés à l'école de la vie. Il prit le visage de sa fille entre ses mains rugueuses, et reprenant le dessus sur ses émotions demanda à sa fille :

— Comment vas-tu ma fille ?

Meymouna souriante répondit :

— Grâce à Dieu, je vais très bien...tout va bien ici, louanges à Dieu.

Pendant un moment la fille continua à s'entretenir avec son père ; son frère Salah Eddine ne manquait aucune occasion pour donner son avis ; divers sujets étaient évoqués : les nouvelles familiales, les amis, et tout était débattu afin de faire pénétrer un rayon de soleil dans le cœur de Meymouna. Se tenant légèrement en retrait par rapport au petit groupe familial, la mère ne disait mot, mais ses yeux exprimaient toutes ses émotions et sa compassion à la fille retrouvée.

Comme dans un rêve, l'heure de la visite se termina trop rapidement. La petite famille n'était pas encore assouvie par ces retrouvailles, mais la fin de la visite étant annoncée, elle devait s'exécuter comme l'exigeait le règlement ; mais les gardiens entrèrent avec un retard intentionné, pour permettre aux visiteurs de profiter de quelques minutes de bonheur. Meymouna, se leva et dignement suivit les gardiens pour reprendre son train de vie habituel. Elle ne se retourna pas vers ses parents pour ne garder d'eux que l'image de la joie et du bonheur qui avaient empreints leurs visages, lors de la rencontre. Une fois

dans sa chambre, elle prit place sur son lit et brusquement donna libre cours à sa tristesse par un flot ininterrompu de larmes. C'était son destin, pour le moment, et il fallait l'assumer dignement. Comme un éclair une pensée traversa son esprit ; oui elle était semblable à ses martyres de l'injustice humaine, c'est aussi une sorte d'effort consenti dans la bonne voie, que d'aucuns appellent aussi jihad de soi pour la bonne cause divine. Oui, à présent elle était apaisée car elle n'avait pas fait de mal, n'a pas souhaité de mal à autrui et elle subit ce mal en patiente aujourd'hui. Ce chemin qu'elle a suivi, c'est celui des éternels, celui de l'effort consenti dans la voie divine, souhaitant de tout cœur que Dieu l'accepte parmi ses élus, elle leva des mains implorantes au ciel :

— Louange à Dieu pour sa volonté, ce destin, pour tout...

C'est avec moult impatience que Zaiif et ses collaborateurs attendaient cette phase des observations : la réponse que donnerait Meymouna à la question la plus complexe, celle relative à « l'humain ». L'équipe des observateurs rassembla donc toutes les données disponibles, auxquelles ils ajoutèrent des ressources bibliographiques pour leur permettre d'analyser et d'évaluer le comportement humain devant des situations diverses ; et notamment prévoir ce

qu'il adviendra de Meymouna et ses amies.

L'équipe d'experts adopta, certains principes de base, pour fondement de leurs futurs développements ; à l'exemple du fait que l'être humain était la dernière chaîne d'un maillon, celui de l'évolution de l'histoire de la nature. Ainsi, on peut caractériser l'homo-sapiens par ; sa capacité à se tenir et marcher sur ses deux jambes, les immenses possibilités de son cerveau développé qui est capable de réfléchir, et de développer des langages pour communiquer et comprendre l'univers qui l'entoure. Il est aussi capable de sentiments qu'il ressent au contact du monde extérieur, mais il peut aussi créer ses propres sentiments, en créant des partitions musicales, par exemple. En résumé l'être humain est le seul être vivant capable d'agir intelligemment sur son contexte pour le modeler à sa convenance.

Comme il fallait des bases théoriques sur lesquelles les experts doivent se fonder pour justifier leurs analyses, l'une des principales références retenues fut la théorie de l'évolution de Darwin. Cette théorie acceptée *de facto* par une majorité de courants de la pensée occidentale, en général. Le choix c'est aussi porté sur des penseurs et philosophes d'origine juive, sans oublier, dans la foulée, Nietzsche et son « surhomme », l'être humain matérialiste de

Karl Marx ou encore Freud avec son monde sexué...

Zaiif, qui étudiait ces jours-ci un livre du penseur Francis Fukuyama dont le titre évocateur est « La fin de l'histoire et le dernier homme », s'arrêta à plusieurs reprises sur un passage qui avait retenu son attention ; ce passage disait : « Nous ne possédons pas de conception de l'homme en tant qu'être humain, qui nous permet de déceler ses probables défauts ».

Zaiif tritura, par la pensée, le sens de cette phrase ; il voulait la comprendre en profondeur ; cependant s'il ne put saisir l'essence de la phrase de Fukuyama, il comprit néanmoins que la compréhension du sujet humain est loin d'être cernée et c'est pour cette raison que ce même être humain qui se cherche s'arrête déconcerté devant sa propre complexité, et n'aboutit ni à lui trouver une explication, ni à la cerner.

De même, Zaiif se penchait aussi sur les recherches d'un penseur arabe, spécialiste des études sur le judaïsme et le sionisme ; Abdelwahab El-Messiri. Zaiif avait des sentiments contradictoires envers ce penseur. En effet, autant il tenait ce penseur en haute estime pour sa compétence, autant il le détestait pour ses analyses pertinentes, il faut

le reconnaître, du sionisme. Cet homme qu'il respectait et haïssait en même temps, avait réussi à décoder la pensée sioniste, mettant à nu tous les plans élaborés par les théoriciens de cette mouvance. Pire, il a réussi à découvrir leurs paradigmes et leurs modèles cognitifs ; ce faisant il venait d'empiéter sur ce qui a été leur propre terrain de prédilection pendant des décennies.

Zaiif se dirigea d'un pas décidé vers la bibliothèque du centre, passa en revue les titres et prit l'encyclopédie élaborée par ce penseur arabe. Il la consulta cherchant l'approche donnée par le penseur au mot « humain ». Sur le long développement fourni par l'encyclopédie concernant ce mot, Zaiif ne retint que deux développements qu'il nota dans un petit carnet.

Pour le premier développement, l'expert inscrivit : « l'humain est approché sous un aspect purement matérialiste. C'est donc un phénomène naturel et matériel ; il n'est pas considéré comme un phénomène historique et civilisationnel exceptionnel... Et c'est cette raison qui fait qu'il ne possède pas une volonté propre, ni d'espace autonome, il vit son instant matériel immédiat, et la réalité contingente matérielle de l'immédiat ; de ce fait il devient une entité, du programme nature/matière/déterminisme. Il ne connaît donc ni les divisions,

ni les conflits ni les dualités, et encore moins les constantes, les fondements et les globalités. C'est un être sans volonté, ni liberté, sans capacités de dépassement, toutes les choses sont calculées et décidées pour lui ; car cet être ne possède qu'une dimension unipolaire ; on peut donc non seulement l'employer comme un outil, mais aussi le programmer aisément ».

Pour ce qui est du second développement, Zaiif le nota avec moult attention, tant il l'intéressait, l'auteur de l'encyclopédie disait en substance : « L'homo-oeconomicus(l'homme économique), l'homme physique, n'appartient pas à une civilisation bien définie, mais il appartient au monde économique ;c'est aussi celui qui est soumis au dictat des instincts, il ne connaît ni intimité ni dignité, ni les nobles finalités qui transcendent le monde économique et la pratique sexuelle ; cet homme excelle dans une seule direction ;celle du marché ; acheter et vendre, ou encore assouvir ses bas instincts incontrôlables».

Zaiif et son équipe tentèrent de faire une lecture de la réalité israélienne, arabe, occidentale et surtout palestinienne, dans le cadre de cette collection de données. L'analyse devait ensuite aboutir à expliquer les comportements de Meymouna et ses amis. Mais d'hypothèses en suppositions, les experts se perdirent dans

les méandres des complications, au point où l'un d'eux exaspéré par la tournure que prenaient les événements s'exclama tout haut, pour monter sa désapprobation :

— Mais bon sang où voulez-vous en venir ? Il me semble que nous faisons fausse route ! N'oubliez pas que nous sommes entrain d'étudier le comportement d'une poignée de gamine ! A vous voir on a l'impression que vous préparez une thèse doctorale ! Allons donc !

Zaiif accusa le coup, tenta d'expliquer au récalcitrant le sérieux du projet, mais ce dernier l'arrêta net et continua :

— D'accord, d'accord Mr l'expert on ne peut qu'être de votre avis ! Considérez mes paroles comme une simple plaisanterie, si vous le voulez bien !

Zaiif garda son calme ; il avait pris la chose trop au sérieux et cela le rendait très nerveux ; néanmoins il esquissa son habituel sourire mi-figure mi-raisin, puis revint vers son monitor pour y observer le comportement de son échantillon de recherche...

Dès l'aube naissante, l'ambiance de la petite pièce ressemblait à celle d'une ruche. Les jeunes filles s'affairaient studieuses, concentrées sur leurs tâches ; certaines écrivaient, d'autres récitaient le Saint Coran ; rien ne pouvait en ces moments de ferveur les distraire. A

l'image de ses amies, Meymouna était assise à son bureau occupée, en ce qui la concerne, à écrire et surtout réfléchir sur la question de l'être humain. La question étant d'une portée universelle, la fille hésitait à écrire le moindre mot. Aussi, se pencha-t-elle longtemps sur la question avant de pouvoir coucher quelques idées sur son cahier ; idées qu'elle présentera naturellement à ses amies pour avis.

La problématique que s'est posée la fille était si ardue qu'au fur et à mesure que le temps passait, il lui semblait qu'elle ne pouvait arriver un jour à la solutionner. Les observateurs les yeux rivés sur leurs moniteurs commencèrent à montrer des signes d'impatience. Quand ils perdirent espoir et allaient conclure que la question était trop difficile pour la jeune fille, soudain comme par miracle, Meymouna ouvrit son cahier et commença à y inscrire une suite de mots.

Comme d'habitude, Meymouna psalmodia sa prière favorite :

— Au nom d'Allah, et c'est en Allah que je me remets !

Avec une extrême rapidité, comme si elle avait peur que le fil de ses idées soit coupé, la fille écrivit :

— Moi Meymouna, je suis un être humain ... avec toutes les caractéristiques d'un être hu-

main. En cet instant je cherche à connaître cet être humain qui est moi, et qui est en même temps l'autre. Cette recherche de la vérité c'est mon esprit d'humain qui s'essaye à la découvrir, ou au moins à en distinguer les contours ; quelle chose extraordinaire ! A l'aide de mes attributs humains je m'essaye à découvrir la vérité sur la nature humaine. Je pourrais aussi me comparer à ces échantillons que les chercheurs essayent d'analyser, sous un microscope, au laboratoire ; non je pense que c'est pure folie, un dépassement de mes limites...

Brusquement elle s'arrêta d'écrire pour réfléchir ; au même moment les cœurs des observateurs, derrière leurs moniteurs, commencèrent à battre la chamade dans leurs poitrines. Ils pensaient que Meymouna en avait fini avec son texte. Meymouna reprit le cours de ses idées et on aurait presque entendu un soupir de soulagement dans la salle de contrôle :

— Donc, je suis un être-échantillon ; et je ne possède qu'une seule source pour connaître mon être et mon humanité, cette source est transcendante et dominante, elle n'est influencée ni par les effets de la recherche, ni par les erreurs de l'expérimentateur. En résumé, pour comprendre la créature humaine, j'ai

choisi pour source le créateur et non la créature. Créateur du monde visible et invisible ; ma référence pour comprendre l'humain est le créateur de l'humain lui-même, celui du monde visible et intérieur...je l'interrogerais au sujet de l'être humain, sa créature. Et c'est ce que je fis en questionnant son livre saint, le Coran ; il me fit écho par une Sourate complète « Sourate El-Insane ; ou Sourate de l'homme » ainsi qu'à travers une multitude de verset dans le Coran. La réponse qui m'a été donnée fut si complète et éblouissante de clarté que si tous les humains, pouvaient se mettre ensemble pour produire une telle Sourate, ils n'y arriveraient pas, car ils partent tous d'une dimension humaine. Ils sont semblables à l'échantillon observé sous le microscope et non pas l'observateur lui-même....

Après un effort cérébral si intense, Meymouna en pleine euphorie, invita ses amies pour une réunion générale afin de leur présenter les résultats de sa gymnastique mentale ; elle leur fit geste de l'écouter et commença à parler :

— Mes chères amies je vous propose de déduire les spécifités de l'être humain de Sourate El Insane ; qu'en pensez-vous ?

Pleines d'enthousiasme à l'idée de reprendre leur recherche avec Meymouna, elles

se mirent immédiatement à la tâche ; il est vrai qu'elles aimaient tant analyser, comparer et débattre...

Possédant quelques connaissances sur le Coran et les sciences coraniques, Zaiif s'était fait à l'idée que les exégèses classiques du Coran étaient beaucoup plus axées sur l'aspect linguistique, et les études grammaticales d'une manière générale. Ces commentaires ne prenaient donc pas en charge les aspects liés aux variations civilisationnelles et temporelles ce qui en faisaient *de facto* des textes figés dans le temps. Il allait de soit donc que les lectures qui en étaient faites ne poussaient ni à la réflexion, et encore moins à l'action ou à une quelconque dynamique positive.

Zaiif ne se trompait pas beaucoup quant à son opinion vis-à-vis de ces exégèses anachroniques, mais l'erreur qu'il avait commise était de généraliser. En effet il aurait peut-être fallu qu'il fasse preuve de beaucoup plus d'objectivité dans son raisonnement pour ne pas emmêtrer un jugement sur toute une religion à partir de commentaires obsolètes. Mais il avait, éventuellement, encore raison car son influence négative proviendrait essentiellement de penseurs arabes qui dévièrent complètement dans leurs analyses de la parole divine, élucubrations qui ont désorientés maints

lecteurs...

On demanda à l'une des filles de réciter Sourate El Insane (ou Sourate de l'Homme) en entier ; elle s'exécuta et toute l'assemblée captivée par la belle récitation semblait comme hypnotisée. Les filles s'accordèrent ensuite pour adopter une méthodologie qui leur permettrait d'atteindre l'objectif fixé ; une compréhension de l'homme au travers des versets coraniques. C'est ainsi que lorsque l'une d'elles commençait par écrire une caractéristique de l'être humain, l'autre récitait le verset qui parlait de la caractéristique en question, servant ainsi d'argument. Dans l'exécution de ce jeu aucun ordre donné n'était fixé, à priori.

— Avant sa naissance terrestre l'être humain fait partie du néant, après sa mort terrestre c'est l'immortalité, dit la fille. Celle qui était chargé de retrouver les réponses dans les versets coranique dit alors :

— « N'y a-t-il pas eu une longue période où l'homme n'était guère mentionné ? ».

— « Il fera profiter de Sa miséricorde celui qu'Il veut. Quant aux injustes, Il leur a préparé un terrible châtiment ». La fille continua de demander une autre caractéristique de l'homme :

— L'être humain est une créature de Dieu, et sa volonté est conditionnée par la volonté de

Dieu :

— « Nous avons créé l'homme d'une goutte de sperme composite, en vue de l'éprouver. [C'est pourquoi] Nous l'avons doté d'ouïe et de vue ».

— « Mais vous ne le voudrez que si cela agréé Allah. Allah est celui qui sait, le Sage ».

— L'être humain peut choisir, et c'est lui qui décide de son sort par sa foi et son travail :

— « Nous l'avons orienté dans le bon chemin, qu'il ait été reconnaissant ou renégat ».

— « Tel est l'avertissement ! Que celui qui le désire emprunte le chemin qui le guide vers son Seigneur ».

En parcourant ces quelques versets, les filles firent la remarque qu'il existe une relation entre le début et la fin de la Sourate. Il apparut aux filles que les versets de la fin de la Sourate présentaient une cohérence admirable avec ceux du début.

Meymouna et ses amies, inspirées, ne se limitèrent pas uniquement à cet aspect, mais essayèrent de déduire des directives comportementales : les devoirs et les actions qu'elles se doivent d'exécuter, à partir des versets. Cette méthodologie s'est avérée salutaire pour les filles car elle leur évitait les déviations induite par la déduction d'un sens erroné à partir des versets. Ainsi elles joignaient la pensée à

l'action conformément à ce qu'elles avaient un jour étudié, soit : « le modèle de maturité » ; ce modèle délimite selon une ligne claire, la pensée de l'action.

Leur antienne du moment était la citation d'un grand penseur qui a su joindre la pensée à l'action : « Nous résumons notre stratégie, en tant qu'héritiers de la terre, au couple de mots :(pensée, action). Et notre véritable existence ne pourra se concrétiser qu'au travers du couple (pensée, action). Une action et une pensée seules capables d'introduire du changement dans toute une société. En réalité, chaque entité est le fruit d'une dynamique et d'un ensemble de principes et de visions ; il en est de même pour sa survie qui doit toujours rester reliée à la dynamique et à ces visions ».

Inspirées par tant d'idées et de données, les mots commencèrent à se déverser par flots ininterrompus des innocentes bouches, emplissant l'univers de vie, la vie de sens, le sens de profondeur, et la profondeur d'origine... :

— Nous sommes dans l'épreuve mais pour l'amour de Dieu, nous devons être patientes,

— Nous avons la liberté du choix mais nous devons choisir de remercier Dieu au lieu de blasphémer,

— Le sort des infidèles est insoutenable ; nous devons éviter de faire comme eux,

— Le sort des justes est un bienfait éternel ; nous devons les imiter.

En suivant cette méthodologie, les filles parcoururent de grandes étapes jusqu'à la fin de la Sourate, et ainsi elles arrivèrent à en extraire des directives sans ambages :

— Patiente devant la volonté de Dieu,
— N'obéit ni au pêcheur ni à l'infidèle,
— Cite le nom de Dieu à tout moment,
— Durant la nuit, tu te prosternerás pour Lui,

— Tu feras Sa Louange une grande partie de la nuit.

La séance coranique fut d'une magnificence presque magique ; elle dura si longtemps que l'on dépassa minuit. Les jeunes filles se levèrent et se dirigèrent vers les lavabos collectifs pour y faire leurs ablutions ; oui leur ferveur était à son paroxysme et elles souhaitaient alors se prosterner devant le très haut, le créateur, leur seigneur, chacune ayant en tête les versets qu'elle avait récité.

Les filles se prosternèrent devant le tout puissant invoquant le nom du divin : Allah. Alors se précisa une pensée dans leur tête d'adolescente : si l'être humain pouvait connaître ses limites, pour qu'on puisse le respecter, et connaître le respect qu'il doit à son créateur, il ne perdrait aucune heure du jour

et de la nuit sans magnifier son seigneur. Le beau dicton qui dit : « Connais-toi, tu connaîtras ton créateur », vient synthétiser à merveille la pensée des jeunes filles. Ce dicton pourrait être plus complet si on lui ajoutait la phrase suivante : « Connais ton créateur, tu te connaîtras toi-même »...ces deux dictons apparaissent, alors, comme les deux faces d'une incontournable réalité...

Passés ces moments mémorables, Meymouna se mit au lit et tira sa couverture sur son corps fatigué par tant de veillées nocturnes ; son âme satisfaite plana au firmament, chantant la mélodie de l'harmonie et de l'éternité puis elle éteignit la lumière et remercia Dieu en disant :

— Moi, Meymouna faible être humain...Je m'en remets à Toi Mon Dieu. C'est vers Toi que je me tourne, mon Dieu. Je mets ma volonté entre Tes mains, je n'ai d'autre ressource que Toi, Mon Dieu. Je crois en Ton livre saint : le Coran et je crois en tous les messagers envoyés vers nous, Abraham, Moïse, Jésus, Mohamed...

Son âme connut un bonheur infini, une paix intérieure la subjuguait, et elle eut l'impression qu'une fragrance venant du Paradis chatouillait ses narines. Comblée Meymouna psalmodia son habituelle litanie:

— Mon Dieu, aide-moi et sois auprès de moi !

La mer et la plage

Voilà que le cycle annuel des saisons touchait à sa fin, marquant ainsi la fin de l'année. Pour les jeunes filles, ce fut une dure année, mais en même temps, elles avaient obtenues une victoire éclatante, sans le savoir. En effet, Zaiif le vieil enquêteur chevronné se fatigua le mental, car de jour comme de nuit ses réflexions sur le cas de Meymouna ne le quittèrent pas, si bien qu'à la fin il fut obnubilé par Meymouna et ses consœurs...Paradoxalement, pendant ce temps les filles sont arrivées à transcender les problèmes du quotidien, pour se libérer, au point qu'elles ne ressentaient aucune appréhension ni pour Zaiif, ni pour les autres gardes ; par contre elles en ressentaient pour l'injustice qu'elles subissaient.

Assis derrière son bureau où étaient déposés ses dossiers, ainsi que ses papiers et ses car-

nets de notes, l'expert relisait ses observations et ses déductions pour la rédaction du rapport final qui devrait être présenté, dans quelques jours, à la commission d'enquête. Une décision définitive devant être prise sur l'échantillon d'observation. Auparavant, il lui arrivait de proposer la libération de prisonniers, mais ce n'étaient que de simples suggestions, la décision finale revenant en dernier à la commission d'experts et d'officier supérieurs...

Zaiif posa sa tête entre ses paumes ouvertes, puis les reposa sur le dossier de son confortable fauteuil. Il fit défiler dans sa mémoire tous les souvenirs qu'il a eut depuis le jour où, durant cette réunion décisive, il entendit pour la première fois prononcer le nom de Meymouna ; et il se retrouvait aujourd'hui entrain de réfléchir pour prendre une décision sur son sort et celui de ses camarades. Antérieurement, toutes ses propositions étaient, non seulement, prises au sérieux, acceptées et respectées, mais elles bénéficiaient aussi d'une mise en application immédiate...Il reste donc celui qui aura le dernier mot dans l'affaire Meymouna. Tout ce qu'il dira s'appliquera à la lettre, et tout ce qu'il refusera n'aura pas droit de cité dans l'assemblée. Il pourrait aussi s'il le souhaitait continuer ses recherches sur son cobaye humain ; et qui l'en empêcherait ? Mais il pouvait aussi faire arrê-

ter le train des choses d'une manière tragique et dramatique. Tant de pouvoirs cumulés par lui seul, lui donnèrent un frisson de plaisir qui parcourut tout son corps.

Tout absorbé qu'il était dans ses pensées, il ne vit pas sa femme entrer dans la pièce, portant un plateau où l'on pouvait voir du café, des boissons et quelques gâteaux. Elle s'approcha de lui, mais toujours absorbé, par ses pensées, il ne ressentit pas sa présence. Elle prit alors ses deux mains avec délicatesse et lui demanda d'une voix douce :

— A quoi penses-tu Zaiif ?

Il ne lui répondit pas, elle répéta alors sa question d'un ton plus fort, ce qui eut l'effet de couper cours le fil des idées de Zaiif, et le fit sortir de son errance mentale ; il marmonna alors :

— Meymouna...Oui, Meymouna...Et le sort d'Israël...Ce cauchemar doit nécessairement prendre fin...Il faudrait une fin à ce cauchemar...Il faudrait, mettre un terme à ce cauchemar.

Tout en sirotant son café, il se concentra intensément dans la rédaction de son rapport ; pour ce faire il utilisa les mots les plus drus qu'il pouvait trouver : « Je pense que les filles devraient être renvoyées dans leurs prisons d'origine...Concernant Meymouna, il faudra

l'exécuter et s'en débarrasser...Nous ne pouvons la laisser plus longtemps en vie ».

Le front en sueur, il s'arrêta, gribouilla violemment ce qu'il venait d'écrire puis déchira la feuille et en prit une nouvelle ; il était très nerveux et troublé. Se reprenant quelques peu, il se remit à écrire : « Je pense que les filles devraient être renvoyées dans leurs prisons d'origine...Mais en ce qui concerne Meymouna, la sentence consiste à lui faire un lavage du cerveau pour en finir avec son cas, et ainsi elle ne représentera plus une menace pour Israël ; elle est devenue un véritable spectre et un signe de mauvais présage, pour nous ».

Il reprit son courage, ferma l'enveloppe, y apposa son cachet circulaire rouge et signa d'une autre couleur par-dessus :« Inspecteur Zaiif »

Au fond de lui-même, Zaiif n'était pas tellement satisfait des résultats auxquels il a abouti, mais il accepta ses conclusions telles qu'elles, parce qu'il était arrivé à combiner deux sentiments contradictoires : le sentiment du savant chevronné respectant son sujet et la matière de sa recherche et le sentiment de l'indu-occupant tyrannique, rancunier et malveillant, qui rêve d'arracher chaque palestinien de ses racines...

Et voilà que ces deux sentiments antago-

nistes qui se réveillaient, brutalement en lui, luttèrent entre eux en son for intérieur l'obligeant à prendre une décision ferme. Il constata, non sans surprise, que c'est sa seconde nature qui a pris le dessus sur la première...

Zaiif n'était pas entièrement satisfait de ses résultats et conclusions, mais que faire ; il était incapable de surmonter son orgueil ; et c'est ainsi qu'il remit le rapport à la commission avec cette burlesque et terrible solution...

L'heure était à la présentation des résultats. La salle de réunion fut de nouveau rouverte et le président, les enquêteurs et les officiers prirent place impatients, qu'ils étaient, de connaître les résultats auxquels était parvenu l'expert Zaiif. Voilà maintenant une année d'enquêtes et d'analyses qui ont été nécessaires pour tester la validité de son hypothèse et vérifier si elle peut bien se transformer en une théorie. Il s'agit de cette hypothèse qui transforma Meymouna et ses amies en échantillon d'analyse de la jeunesse musulmane en général et de la jeunesse palestinienne en particulier... Cette hypothèse qui considère que la sécurité d'Israël est menacée.

Toute l'assemblée retenait son souffle et attendait la décision, sage, qui devait être prise pour cette grande occasion ...

Zaiif entra dans la salle, et fut le dernier

à s'asseoir. Il ramassa ses papiers et les réorganisa avec des gestes accusant une certaine nervosité. La réunion commença aussitôt que chacun eut pris sa place. Le discours détaillé de Zaiif fut suivi avec attention, les experts ayant été tenus au courant de l'avancement du projet depuis le début, puisqu'ils recevaient à chaque début de mois des rapports partiels résumant la situation avec ses imprévues et ses méandres... Quand survint l'instant fatidique, celui de la conclusion, Zaiif tint des propos auxquels l'assemblée ne s'attendait pas :

— Je pense que les filles devraient être renvoyées dans leurs prisons d'origine... Mais en ce qui concerne Meymouna, la sentence consiste à lui faire un lavage du cerveau pour en finir avec son cas ; et ainsi elle ne représentera plus une menace pour Israël ; elle est devenue un véritable spectre et un mauvais présage, pour nous.

La conclusion foudroya le président, à tel point qu'il ne pu emmêtré le moindre commentaire ; quant à l'officier perturbateur, quoiqu'il intériorisa une certaine ironie, les traits de son visage trahissaient le mépris qu'il éprouvait pour Zaiif. Sa voix confirma ses sentiments lorsqu'il dit d'un ton caustique à Zaiif :

— N'avais-je pas raison ? N'avons-nous pas perdu toute une année, et énormément

d'argent pour ces piètres résultats ?

D'un ton sérieux et tranchant, Zaiif se tourna vers l'officier en premier puis vers le président et dit :

— Je sais ce que vous pensez au fond de vous-même, et je comprend vos spéculations, Messieurs...je sais aussi que la conclusion ne se fonde sur aucune logique, en apparence, mais j'insiste à dire que cette hypothèse s'est transformée en théorie, et que l'observation et la recherche ont été fructueuses, le résultat a été à cent pour cent positif. Il faudrait le dire, sans recherche et patience, nous n'en serions pas arrivés à ce résultat, redoutable, pour le moins que l'on puisse dire. Aussi, je maintiens mes conclusions : à partir d'aujourd'hui nous devrions revoir la notion de sécurité d'Israël et sa future stratégie...Chère assemblée, experts et responsables...

Il se tut, prit une profonde inspiration et dit :

— Pour ce qui est de Meymouna, c'est une jeune fille extraordinaire, elle a pu mettre ma patience à l'épreuve, moi qui croyais en faire un objet d'étude ! Elle a réussi à me mettre dans des situations délicates, sans qu'elle le sache, à maintes reprises provoquant ainsi mon ire. Il faut dire que pendant cette expérience, j'ai avalé le calice jusqu'à la lie et vécu un véri-

table calvaire, j'ai lutté contre moi-même, une lutte qui fut amère ; il faut le reconnaître. Et à l'instant où je vous parle, j'ai l'impression d'avoir en mon fort intérieur un volcan bouillonnant de lave prêt à me détruire...

Il se tut à nouveau, reprit quelques forces et continua :

— Il faut reconnaître, honnêtement, qu'elle a été plus forte que moi, et plus apte à la confrontation que je ne l'imaginais au début... cette raison a fait que j'ai perdu patience à plusieurs reprises. Il est vrai aussi, que mon manque de patience, vis-à-vis de la fille et de ses amies, a eut un certain impact sur mon travail. Je me suis abstenu de proposer son élimination physique car au fond j'ai un grand respect pour sa personne ; je l'apprécie en tant que sujet de recherche et matière d'étude. Mais je dois avouer, qu'au fond de moi-même je ressens, envers elle, une certaine crainte que je ne puis expliquer...

Il soupira, et continua ensuite son discours qui s'écoulait tel une cascade :

— Ah, si nos jeunes étaient à son image ! Nous pourrions posséder la terre entière, et notre emprise s'étendrait à toutes les nations de la terre, sans exceptions...Mais, c'est avec désolation que nous constatons que certaines choses planétaires commencent à changer, il y

a aussi un futur dont les aspects commencent à évoluer...

La réunion prit fin avec l'approbation pour la mise en application de cette décision, aussi injuste et tyrannique soit-elle. L'application devant avoir lieu une semaine après la réunion. Quant aux filles, sans se douter de ce qui se tramait dans les bureaux du centre, à leur insu, elles continuaient à mener paisiblement leur train de vie habituel ; leur temps était toujours partagé entre la prière et leurs occupations quotidiennes. Ce faisant, elles devenaient de plus en plus mures et leur foi s'affermissait de jour en jour. Elles prenaient pour exemple les figures les plus empreintes de sainteté, en islam, et elles continuaient donc leur petit chemin vers la maturité ; elles se construisirent une image intemporelle identique à celle des saints et des martyres que l'histoire des hommes ne peut oublier, et ce jusqu'au jour du jugement dernier.

Juste deux jours avant la date fatidique d'exécution de la sentence arrêtée par Zaiif et ses collègues, il y eut un retournement total de la situation en Israël. Gaza venait d'infliger une cuisante défaite à l'ennemi oppressif et tyrannique ; en effet les moujahids palestiniens venaient de prendre en otage un soldat israélien. Depuis cet instant l'avantage fut du côté

des palestiniens et des transactions assez complexes furent entamées des deux côtés pour la libération du prisonnier. Une première liste de prisonniers palestiniens fut établie, elle fut modifiée, après moult tractations, pour en arriver finalement à une liste définitive, qui fut ratifiée par les deux parties. Par la volonté divine, les noms des jeunes filles, au même titre que Meymouna, faisaient partie de la liste des prisonniers libérables ; en effet il faut savoir que toutes les filles étaient mineures...

L'accord de libération de prisonniers fut rapidement exécuté, et l'échange des prisonniers eut lieu conformément à la décision commune des deux parties, et cela contre l'avis de Zaiif, de l'officier et de la commission d'expert....

Et c'est ainsi que Meymouna a pu faire ses premiers pas en dehors de la prison...

Devant la prison, il y avait foule. Les familles des prisonniers attendaient sur des charbons ardents la libération de leurs proches. Tous les présents brulaient d'impatiente pour enlacer un proche, trop longtemps, emprisonné ; les cœurs cognaient dans les poitrines à s'arracher, des bouches ne sortaient que des louanges à Dieu ; des yeux pleuraient de bonheurs, alors que pour d'autres il ne restait plus de larmes à verser à force d'avoir pleuré pendant des nuits et des nuits. Là-bas, tout à fait à droite de la

foule en liesse, se tenait un homme austère, en habits d'apparats. Il paraissait stressé, mais on l'entendait psalmodier, à haute voix, une prière qu'il avait fait sienne depuis longtemps. A côté de l'homme se tenait un jeune garçon, d'allure impeccable, au visage enjoué paré de ses plus beaux habits. Depuis que sa sœur avait quitté la maison, voilà un an, il n'avait osé porter un habillement aussi beau... En signe de deuil,

Elle était là debout, la noble femme pour laquelle peuvent êtres appliqués tous les adjectifs de sainteté, de pureté et de dignité. Une femme dont les qualités s'appellent, sagesse, patience et reconnaissance. Elle était debout, et des larmes coulaient de ses yeux de craintes, parfois, et de joie et d'espoir d'autres fois. L'impatience commençait à la ronger et elle se hissait sur la pointe de ses pieds, dans l'espoir d'avoir la primauté d'apercevoir sa bien aimée, l'astre de ses jours : Meymouna sa bien aimée.

Meymouna sortit, parmi une foule de jeunes hommes et de jeunes filles ; une scène grandiose et indescriptible s'offrait à ses yeux, elle emplît son cœur d'un bonheur incommensurable ; elle se calma, arrangea sa présentation et essuya les larmes qui s'écoulaient sur ses joues toutes roses ; elle leva alors les yeux vers le ciel, vers son créateur, et ce regard qui ne

fut que prières se noya dans la contemplation du ciel. Elle ne regardait plus ces vagues humaines qui allaient et venaient, seul retenait son âme et son être le créateur qui ne l'avait jamais abandonné. Et soudain, dépassant le tumulte des êtres humains, tel un zéphyr sortit de sa poitrine une plainte : « Dieu, aide-moi et sois auprès de moi ».

Elle finit par s'avancer de quelques pas, et savoir comment elle se retrouva accolée à sa mère qui l'enlaça très fort ; leurs poitrines étaient soudées. La mère embrassait sa petite fille, puis regardait sa fille comme si elle voulait retrouver dans ce visage celui de son enfance ; puis elle l'embrassait de nouveau. Puis doucement la langue de la mère se délia, et elle trouva la force de murmurer : « Me...ym... ou...na...Louanges à Dieu... »

Toute la petite famille se mit alors à pleurer ; le père, la fille et la mère ; quant-à l'enfant il gambadait dans tous les sens, visiblement la joie l'emportait chez lui sur les émotions des adultes, et il en fut ainsi comme si des anges le portaient sur leurs ailes virevoltantes ; et probablement était-ce le cas...

La foule se dispersa aux quatre vents ; et chacun s'en alla vers sa destinée. Meymou-na et sa petite famille s'en allèrent vers leur simple, confortable et sereine maison, au cœur

de l'accueillante cité mythique de Naplouse. Elle retrouva son petit bureau et y passa des heures et des heures à retranscrire ses notes. Elle avait gardé le souvenir intact de chaque instant ; elle mit ensuite le tout dans une enveloppe, car elle avait la certitude qu'un jour son histoire sera publiée par un auteur, en toute modestie et sans vantardise, pour que son histoire puisse servir de leçon aux jeunes. Elle referma ensuite l'enveloppe pour y inscrire ces quelques mots : « Ce sont les mémoires de Meymouna, mémoires de chaque jeune fille, chaque jeune homme musulman, croyant et éclairé...les mémoires de celle qui quitta la plage pour affronter les tourbillons de la mer, croyant en la victoire imminente...qui résume en disant que la plage n'est réservée que pour les petits alors que la mer ; elle, est réservée aux grands ».

Elle retourna l'enveloppe et y inscrit sa litanie habituelle : « Dieu, aide-moi et sois auprès de moi ! »

Enfin, elle s'en remit à Dieu, quant au devenir de l'enveloppe qui contenait son histoire ; et voici contée au monde entier, une histoire annonciatrice d'une nouvelle génération, et de la naissance de l'espoir dans le monde des humains, pour qui veut bien y croire.

POSTFACE

Comme nous le disions en introduction, Meymouna est une palestinienne de la ville de Naplouse. Cette fille a réellement été faite prisonnière par les sionistes. Son histoire a même fait l'objet d'un reportage sur la chaîne turque de langue arabe « TRT Turk ». Le reportage avait pour titre évocateur : « la colère des anges ». Meymouna était vraiment un ange de bonté et d'intelligence face à l'appareil diabolique de la répression et de la bêtise humaine. De l'eau a coulé sous les ponts depuis l'incarcération de la fille, le temps s'écoule physiquement de la même manière pour l'occupant et l'occupé ; mais psychologiquement il n'en est pas de même. Ce temps a laissé des traces chez Meymouna comme chez Zaiif. Mais les sillons tracés dans les mémoires ne sont pas identiques. La fille comme l'inspecteur sont des

êtres humains et ont connus, tous les deux, à une certaine époque de leur vie l'innocence de la prime enfance.

Avec l'âge, la société a joué son rôle en érigéant au rang de principes fondamentaux des comportements qui ne découlent, en vérité, que de l'égoïsme humain ; et c'est ainsi que l'innocence, parfois, peut porter le sceau de l'injustice sans s'en rendre compte. La société a aussi joué son rôle en créant une multitude de liens invisibles, mais ô combien nuisibles, qui deviennent culture, principes, et même substrats civilisationnels. Ces liens s'appellent l'appartenance ethnique, le cloisonnement religieux, la création de repères chimériques culturels et la peur du lendemain dans un monde pourtant prospère. Mais la cupidité, l'avidité et le doute cultivé à outrance voilent la vision globale et universelle.

Les destins de Meymouna et de Zahif se sont croisés pour un instant, qui semblait une éternité pour la première, mais pas pour le second. Tout est donc une question de relativité. Ces mêmes destins se sont séparés par la force des choses hors de la volonté de Zahif ; la justice ayant triomphé sur l'injustice ; en faveur du plus faible. Zahif retournera à ses occupations, à ses jeux d'adulte emportant avec lui la notion de mal. Meymouna, pour sa part, aura

la vie qu'elle aurait souhaitée, en toute simplicité parmi les siens. Que restera-t-il en définitif ? Le mal qui a été fait et son empreinte sur la conscience de Zahif et ceux qui lui ressemblent. Mais la justice, la vérité et l'équité finiront toujours par gagner la partie car c'est de cette façon que l'humanité a pu se perpétrer. Cette humanité a connu bien des Zahif, sinon pire, et bien des Meymouna, sinon meilleure, mais dans tous les cas le genre humain continuera d'exister comme si une force supérieure, transcendante contemplait les agissements de ces lilliputiens que nous sommes, empêtrées dans nos petits desseins, que nous voyons si grands, au point de nous accaparer ce qui ne nous appartient pas ; le rôle divin.

Table des matières

Introduction	5
Première Partie : L'inspection	9
Deuxième Partie : Questionnements	19
Troisième Partie : Une menace pour Israël.	35
Quatrième Partie : La question du Moi	51
Cinquième Partie : La question du Créateur	73
Sixième Partie : La question de l'Etre	95
Cinquième Partie : La mer et la plage.	117
Postface:	131
Table des matières	135

